

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

| | | | | | | | | | | | |
|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|
| 10X | 12X | 14X | 16X | 18X | 20X | 22X | 24X | 26X | 28X | 30X | 32X |
| | | | | | | | | | ✓ | | |

1884

L'Album des Familles

REVUE MENSUELLE

Littérature, Histoire, Archéologie, Biographies, Voyages et Légendes

AVANTAGES

Primes Spéciales

ACCORDÉS A TOUS LES ABONNÉS

par voie de

LOTERIE

au commencement de chaque année.

9ÈME ANNÉE.—No 2.

OTTAWA

1er Février 1884.

ABONNEMENT:

\$2 PAR AN

PAYABLE D'AVANCE

L'abonnement est pour un an, et ne se fractionne pas. Ceux qui s'abonnent dans le courant d'une année, reçoivent les cahiers déjà parus.

BULLETIN.

L'ALBUM DES FAMILLES, accessible à toutes les bourses par son bon marché paraît le 1er de chaque mois, par cahier de 32 pages, triple colonne, formant un volume de 384 pages, composé de matières ainsi classées :

Religion.—Extraits d'ouvrages, où l'on expose les preuves de la Religion, les dogmes de la Foi, les règles de la Morale, etc.

Rapports et Lettres édifiantes sur les Missions du Canada et de l'Étranger.

Exposé et Résumé de tous les faits et de toutes les questions d'actualité religieuse soulevées dans l'intervalle de chaque livraison.

Littérature.—Choix varié des meilleures productions, tant du Canada, que de l'Étranger. Les sujets ayant trait aux matières suivantes entrent dans le cadre de cette publication, savoir :

Philosophie, Eloquence, Discours, Légendes, Critiques, Bibliographies, Voyages et Œuvres d'imagination.

Histoire.—Mémoires sur le Canada et autres pays : Aperçus sur l'histoire de l'Église et du Clergé : Études des Mœurs et des Monuments, etc., etc.

Sciences et Beaux-Arts.—Découvertes scientifiques, et applications des sciences aux arts. Revues des Congrès et compte-rendu des œuvres d'art.

Biographies.—Galerie officielle de portraits historiques, politiques et littéraires du Canada et de l'Étranger.

Archéologie.—Rapports et Inscriptions des Monuments, tant en Canada qu'à l'Étranger, et de la découverte des Ruines, etc., etc.

Agriculture.—Travaux, recherches, découvertes et perfectionnements.

Tempérance et Luxe.—Exposé des causes et des funestes effets de l'Intempérance et du Luxe, et autres désordres dans la société.

Tout ce qui concerne la Rédaction, les Abonnements, envoi d'argent, Annonces, etc., doit être adressé à STANISLAS DRAPEAU, Éditeur-proprétaire de L'ALBUM DES FAMILLES, P. O., Boîte 1065, Ottawa.—Les lettres d'argent doivent être enregistrées.

BULLETIN DES ANNONCES.

Comme L'ALBUM DES FAMILLES pénètre dans toutes les Paroisses et Villes de la Province de Québec, et autres Centres français du Canada, on a résolu de publier sur le COUVERT DE L'ALBUM les Annonces des Marchands et Industriels qui nous seront adressées, à raison de 10 cents par ligne, pour la première insertion, soit \$2.00 pour un carré de 20 lignes, et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

AUX DIRECTEURS DE CHŒURS.

MUSIQUE SACRÉE

Le soussigné à l'honneur d'informer MM. les Directeurs des Chœurs des Eglises, Collèges et Communautés, qu'il est l'agent pour la vente des Œuvres Musicales de M. L'ABBÉ GIÉLY, chanoine honoraire, de Valence (France). Voici les titres des principaux morceaux de chant, avec les prix, savoir :

Messe Musicale,

A TROIS VOIX

Avec accompagnement d'orgue.....Prix : \$0.75.

Harmonies Religieuses,

POUR LES

Saluts du Saint-Sacrement, consistant en Solos, Duos et Chœurs variés, avec accompagnement d'orgue.

Brochure in-8o de 240 pages.....Prix : \$1.50.

Fleurs de Juin

OU

CHANTS AU SACRÉ CŒUR,

A TROIS VOIX,

Avec accompagnement d'orgue.

Brochure de 120 pages.....Prix : \$1.25.

Le Sacré Cœur de Jésus

Cantate solennelle composée de Solos, Duos et Chœurs variés (formant sept parties distinctes) avec accompagnement d'orgue.....\$0.75.

Gloire à Marie,

Cantate solennelle à N. de Lourdes, avec Solos Duos et Chœurs.....Prix : \$0.40.

A la Vierge Immaculée,

Chant solennel, avec Solo, Duo et Grand Chœur
Prix : \$0.50.

S'adresser à STANISLAS DRAPEAU,
Directeur de l'Album des Familles,
P. O. Boîte 1065, Ottawa,
Seul agent pour le Canada.

Fonderie McShane,



Des célèbres **CLOCHES** et **CARILLONS** pour Eglises, Chapelles, Couvents, Académies, etc. La liste des prix et circulaires sont fournies gratuitement sur demande.

S'adresser

HENRY McSHANE & Cie,

BALTIMORE [M.S.]
Etats-Unis.

CHANTS DE NOEL

L'Enfant de la Crèche

Solo et chœur à trois voix, avec accompagnement d'orgue. Paroles et musique de l'abbé E. A. GIÉLY.

PRIX..... \$0.15

Gloria in Excelsis Deo

Cantique solennel pour la nuit de Noël. Solo et chœur à trois voix, avec accompagnement d'orgue.

PRIX..... \$0.20

S'adresser à STANISLAS DRAPEAU,

Directeur de l'Album des Familles,

P. O. Boîte 1065, Ottawa,

Seul agent pour le Canada.

Pour le Mois de Marie

Guirlande à Marie!

BROCHURE DE 160 PAGES,

Renfermant 32 Chants à la Ste Vierge

ET UN

REGINA CÆLI;

pour le Mois de Marie et ses Fêt s.

Solos et Chœurs très variés.

Paroles et Musique de l'abbé E. A. GIÉLY, chanoine honoraire de Valence (France).

Prix : \$1.25.

L'approbation donnée à l'auteur par Mgr l'Evêque de Valence, pour la publication de cette œuvre sacrée, renferme ce qui suit :

" Je viens de lire avec le plus vif intérêt les nouvelles poésies que vous allez publier en l'honneur de la sainte Vierge. Que de grâce, de parfums, de fraîcheur on y trouve ! Elles méritent bien le titre que vous leur donnez : jamais " *Guirlande* ne fut composée de plus belles fleurs ! " On aime à voir leur riante parure et à respirer leur suave odeur. " Avec ces caractères, je ne doute pas que le public ne leur fasse, comme à leurs sœurs aînées, le meilleur accueil. " Tout à vous en N.-S., et en Celle qui vous a inspiré de si pieux cantiques. "

S'adresser à

STANISLAS DRAPEAU,

Directeur de l'Album des Familles,

P. O. Boîte 1065, Ottawa,

Seul Agent pour le Canada.

LE MEILLEUR JOURNAL ! ESSAYEZ-LE !

Il est magnifiquement illustré.

37 Année.

" Le SCIENTIFIC AMERICAN "

LE SCIENTIFIC AMERICAN est un grand journal hebdomadaire, de première classe, contenant seize pages, imprimé avec soin et abondamment illustré de splendides Gravures, représentant les inventions les plus récentes dans les arts et les sciences. Il contient aussi des informations récentes sur l'Agriculture, l'Horticulture, sur l'Hygiène, les Progrès de la médecine, la Géologie et l'Astronomie. On trouvera dans le *Scientific American* les écrits les plus précieux et les plus pratiques venant d'écrivains distingués dans toutes les branches de la science.

Conditions : \$3.20 par an, \$1.60 pour six mois, y compris le postage. Pour une seule copie, 10 centins. On le trouve chez tous les vendeurs de Papiers nouvelles. On peut payer par ordre postal adressé à MM. MUNN et Cie, Editeurs, 37 Park Row, New-York.

Patentes.

En rapport avec le *Scientific American* MM. MUNN et Cie., se font sollicitateurs de Patentes américaines et étrangères. Par 36 années de travail, ils ont fondé l'établissement le plus considérable du monde. Les patentes obtenues aux meilleures conditions. Un avis spécial annonçant l'objet patenté par l'entremise de cette Agence est publié dans le *Scientific American*, avec le nom et la résidence du propriétaire de la patente. Vu l'immense circulation du journal, l'attention publique est attirée par l'utilité de l'objet patenté et en facilite la vente ou l'introduction.

Toute personne qui a fait une patente ou une invention nouvelle peut s'assurer, sans aucune dépense, s'il y a probabilité qu'il puisse obtenir une *patente* en écrivant à Munn et Cie. Nous envoyons aussi sans charges le manuel relatif aux lois de patentes, aux patentes, aux Caveat, aux marques commerciales, à leur goût et la manière de se les procurer, avec les informations nécessaires pour obtenir les avances sur inventions. Adressez-vous soit pour le journal soit pour matières relatives aux patentes à

MUNN & Cie.,

37, Park Row, New-York.

Abonnez-vous

ET

FAITES ABONNER VOS AMIS

L'Album des Familles

\$2 par année.

BIBLIOTHÈQUE RELIGIEUSE.

ABONNEMENT

\$2

PAR ANNÉE

(Payable d'avance)

ANNONCES

Elles seront publiées
sur le couvert.
(Voir le tarif à la
dernière page.)

L'Album des Familles

REVUE MENSUELLE.

Littérature, Histoire, Archéologie, Biographies, Voyages et Légendes.

Tout ce qui concerne la Rédaction, les Abonnements, envoi d'argent, Annonces, etc., doit être adressé à Stanislas Drapeau, Editeur Propriétaire de L'ALBUM DES FAMILLES, P. O., Boîte 1065, Ottawa.—Les lettres d'argent doivent être enregistrées.

Bulletin Religieux

INSTRUCTIONS

SUR LA

RELIGION,

Pouvant servir de lectures du soir dans les familles,
ainsi que dans les Pensionnats de jeunes
gens et de jeunes filles.

ou

LE CATECHISME EXPLIQUÉ.

PREMIÈRE PARTIE

CE QU'UN CHRÉTIEN DOIT SAVOIR

Histoire de la religion avant Jésus-Christ.

(Suite.)

CHAPITRE VII

DES PROPHÈTES

Les Prophètes étaient des hommes que Dieu chargeait d'instruire, de reprendre et de consoler son peuple. Ils remplissaient, auprès de lui, un ministère à la fois ordinaire et extraordinaire. Les prophètes n'étaient pas les conducteurs du peuple de Dieu, lequel avait, pour chefs naturels, ses rois et, pour chefs spirituels, ses pontifes. Mais les prophéties dont ils étaient les organes, formaient, avec la loi et les miracles, le triple ressort dont le Seigneur se servait pour remédier aux maux dont le peuple souffrait, pour arrêter ses égarements, et pour le ramener à la voie du devoir. La loi était, en effet,

l'expression de la volonté de Dieu. Les miracles rendaient témoignage à sa puissance. Les prophéties éclairaient l'avenir, et, se fondant sur le passé, aidaient le peuple à s'y préparer, en projetant, sur les événements futurs, de vives lumières.

Les prophètes, par l'inspiration du Saint-Esprit, étaient surtout chargés de prédire les circonstances qui se rattachaient à la venue du Messie et à sa vie terrestre. Ils l'ont fait avec une telle précision de détails, qu'il a été possible de composer un récit évangélique tiré de leurs œuvres qui rappelle de très près celui des évangélistes eux-mêmes. Comme la pensée du Messie remplissait l'Ancien Testament; comme la foi que l'on avait en la promesse divine qui la concernait, était, avec la circoncision, le principe de la justification des Juifs, il n'est pas étonnant que le Seigneur ait voulu rendre cette foi facile à son peuple, en faisant donner, par ses prophètes, les détails les plus circonstanciés et les plus complets sur la venue du Messie et sur ses œuvres.

De plus, comme les prédictions des prophètes relatives au Messie se sont exactement réalisées, les prophéties, dont le contenu et la date sont historiquement certains, forment une preuve évidente de la divinité de la Religion. On comprend, sans peine, la valeur de cette preuve: si l'ensemble des prophéties de l'Ancien Testament s'est formé à des dates certaines, et n'a subi jusqu'à l'époque de la vie terrestre de Jésus-Christ, aucune

altération, il est bien évident que Jésus-Christ, est le Messie, puisqu'on a vu s'accomplir, en sa personne, tout ce qui avait été précédemment annoncé. Toutes les prophéties qui le concernent ne sont pas, il est vrai, également claires; du moins certaines d'entre elles pouvaient paraître un peu obscures avant l'événement; mais on s'explique aisément pourquoi Dieu n'avait pas voulu que les prophètes s'exprimassent avec trop de clarté. Il fallait laisser aux Juifs, et plus tard aux chrétiens, la nécessité de la foi qui devait justifier les uns et les autres. Ajoutons que, après l'événement auquel touchaient les prophéties, elles sont devenues si claires, à la lumière des faits accomplis, qu'il faut une forte dose de mauvais vouloir pour ne pas les entendre comme il convient.

Il y a eu, dans l'Ancien Testament, un grand nombre de prophètes. Dieu les suscitait au fur et à mesure des besoins de son peuple. Bien des prophéties n'ont pas été écrites, ou, du moins, n'ont pas été conservées dans la Bible en des livres spéciaux. Nos livres saints renferment seulement les écrits de seize prophètes principaux: quatre grands prophètes, ainsi nommés à cause de l'étendue de leurs ouvrages et de l'importance de leurs prédictions, et douze petits prophètes.

Les quatre grands prophètes sont: Isaïe, Jérémie, Ezéchiel et Daniel. Isaïe nous représente avec vivacité le plus grand nombre de faits historiques réalisés dans la vie de Jésus-Christ. Il traite de

sa naissance surnaturelle et merveilleuse, et il décrit la plupart des circonstances de sa Passion. Jérémie chante les grandes douleurs du peuple juif amené en captivité, et ce thème historique lui sert à faire de prophétiques excursions sur les souffrances du Fils de Dieu incarné, et sur la punition qui accablait les Juifs pour l'avoir méconnu et crucifié. Ezéchiel nous propose un grand nombre de visions symboliques que l'histoire même de Jésus ne rend pas absolument intelligibles, mais qu'elle démontre ne pouvoir convenir à aucun autre genre d'événements avec la même justesse. Daniel, après nous avoir raconté sa miraculeuse histoire, nous offre une prophétie dans laquelle il détermine avec la plus exacte précision l'époque du sacrifice et de la mort de l'Homme-Dieu.

L'histoire du peuple juif finit douloureusement, et les peines qui en marquerent les dernières époques lui avaient été présagées comme devant être une punition de ses longues infidélités. Les Juifs furent privés de leurs rois, soumis aux Grecs, et enfin aux Romains. L'unité de peuples que le Seigneur avait, une première fois, réalisée, en faveur des Grecs, prépara la diffusion de la doctrine révélée sur tout le littoral méditerranéen, où les Juifs avaient établi de nombreux comptoirs, et répandu les livres saints qu'ils gardaient avec une grande fidélité. La plupart de ces livres furent traduits dans la langue grecque qui était devenu la langue du monde civilisé. Le Ptolémée, qui les fit traduire, préparait ainsi, sans le savoir peut-être, le vieux monde à se laisser peu à peu pénétrer par les lumières de la révélation. La formation de l'empire romain, à qui la Grèce vaincue imposa sa langue et sa civilisation, prépara, d'une manière encore plus efficace, la diffusion de la doctrine que le Messie allait prêcher par ses apôtres, chez tous les peuples du monde.

Aussi le Messie promis vint-il au monde au moment où il devait y venir pour accomplir son œuvre. Il y vint dans le lieu, le temps et les circonstances marquées par les prophètes.

(A continuer.)

Calendrier Catholique.

(De l'Almanach Catholique de France.)

JANVIER

St-François de Sales.

Saint-François de Sales, qui se défendait de toute participation à la politique, fut un homme politique aux vues très élevées et très hardies.

Quelle fermeté il sut déployer dans les conseils du duc de Savoie et à la cour de France pour disputer et enlever aux hérétiques les avantages funestes que la diplomatie n'osait leur retirer !..... Vous trouvez çà et là dans ses lettres le coup d'œil d'un grand homme sur l'état et sur l'avenir de la France, où il voyait que le pouvoir monarchique, en abaissant toutes les supériorités sociales, en absorbant toutes les libertés ecclésiastiques, préparait les triomphes de l'anarchie et les excès de l'impiété.

D'un regard ferme et profond, il a vu l'ancienne pensée catholique abandonnée par les rois chrétiens, ou du moins par leurs ministres les plus renommés.

La politique se déshonore par des combinaisons et des alliances qui répugnent à l'honneur, par cela seul qu'elles répugnent à la foi.

La grande unité religieuse de l'Europe est à la veille de se dissoudre en droit après s'être dissoute en fait. Les divisions entre peuples chrétiens se raniment ; les guerres intestines sont inévitables ; à la Ligue succédera la Fronde.

Enrôler de nouveau tous ces instincts remuants au service du droit et de la vérité ; jeter sur les plages de l'Afrique et de l'Orient tous ces combattants divers ; réunir sous la bannière du fils aîné de l'Eglise les héros de la Ligne comme ceux du parti royal ; aller porter au Turc sinon le coup mortel, au moins le coup décisif qui le refoulera dans ses retranchements ; prévenir de

soixante ans l'exploit de Sobiesky ; pardessus tout christianiser le pouvoir qui se machiavélise, remettre la politique d'accord avec l'Evangile : voilà ce que saint François de Sales a conçu, voilà ce que, dès l'année 1602, il a prêché dans la chaire de N.-D. de Paris où il prononçait l'éloge funèbre du dernier des croisés français.

Avec tout le feu du patriotisme chrétien, il stimule les âmes ardentes de son auditoire guerrier et cherche à replanter dans les cœurs, à replacer dans les mains de tous ces hommes la croix et l'épée déposée sur le catafalque du soldat catholique et lorrain.

Invokant une antique prédiction relative à la mission des rois de France, il ne craint pas de jeter à Henri IV lui-même une sainte provocation, et plus tard, quand ce grand roi succombe sous le poignard, le noble évêque se lamente parce qu'il espérait qu'enfin ses leçons allaient être comprises, que ce puissant monarque, en se liguant avec ses voisins, allait travailler à rétablir l'antique unité de la république chrétienne.

Dites donc qu'il n'a pas su comprendre les grandes choses, aborder les grandes questions, cet homme si doux, qui, seul peut-être en Europe, ent alors l'intelligence de la situation, cet homme qui, s'il eût été écouté, eût épargné à la politique du dernier siècle une tache qu'elle n'a cessé de porter sur son front et l'aurait préservée des fautes dont nous subissons encore aujourd'hui les fatales conséquences.

Cardinal PIE

— 000 —
FÉVRIER.

Sainte-Scholastique.

Saint-Benoit avait une sœur nommée Scholastique, née le même jour que lui ; ils s'aimaient, comme s'aiment souvent les jumeaux, avec la passion de l'amour fraternel. Mais ils aimait Dieu par-dessus tout.

Plus tôt encore que son frère, Scholastique s'était consacré à Dieu dès son enfance ; en devenant religieuse elle avait préparé une patronne et un modèle à l'innombrable famille des vierges qui devait reconnaître, adopter et suivre les lois de son frère. Elle le rejoignit au mont Cassin et se fixa dans un monastère au fond d'une vallée, tout proche de la sainte Montagne.

Benoît la dirigeait de loin ; mais ils ne se voyaient qu'une fois par an, en un lieu qu'on a longtemps vénéré, non loin du monastère, sur le flanc de la montagne. C'est là qu'eut lieu leur dernière rencontre. Ils avaient passé le jour en pieux entretiens. Vers le soir, Scholastique dit à son frère :

— Je t'en prie, ne me quitte pas cette nuit afin que nous puissions parler des joies du ciel jusqu'à demain matin.

— Que dis-tu là, ma sœur, répondit Benoît ; à aucun prix, je ne puis demeurer hors du monastère.

Sur le refus de son frère, Scholastique mit sa tête entre ses mains jointes et pria Dieu en versant des torrents de larmes.

Le temps était fort serein et il n'y avait pas le moindre nuage en l'air. A peine se fut-elle relevée qu'un orage violent éclata ; la pluie, la foudre, les éclairs furent tels que Benoît ni aucun des frères ne purent mettre le pied hors du toit qui les abritait. Alors il dit à Scholastique :

— Que Dieu te pardonne, ma sœur, mais qu'as-tu fait ?

— Eh bien, oui, lui répondit-elle, je t'ai prié et tu ne m'as pas écoutée, alors j'ai prié Dieu et il m'écoute ; sors maintenant si tu peux, et renvoie-moi, pour remonter à ton monastère.

Il se résigna bien malgré lui à rester et ils passèrent la nuit en conversations spirituelles. Au matin, ils se quittèrent pour ne plus se revoir.

Trois jours après, 10 février 543, Benoît étant à la fenêtre de sa cellule, eut une vision où il vit l'âme de sa sœur entrant dans le ciel sous la forme d'une colombe.

MONTALEMBERT.

--(Les Moines d'Occident.)

Feuilleton

GRAZIELLA

LES EPREUVES D'UNE ORPHELINÉ

PAR

Mme LOUISA LABROCCO

(Suite.)

Chapitre III

Ce fut donc au commencement du printemps que la baronne de Mirville quitta la ville avec son fils. Elle avait choisi, pour y passer l'été, l'antique château de famille qui avait nom le *Chant des Oiseaux*.

Paul était né au *Chant des Oiseaux* ; il y avait passé la plus grande partie de son enfance. Quel cœur ne tressaille encore au souvenir des années de sa jeunesse ? L'âge et les circonstances peuvent modifier complètement les goûts, mais en revoyant le lieu de sa naissance, toujours l'homme éprouvera un sentiment d'affectueux regret pour le passé. Ce sentiment ne fit pas défaut à Paul.

Lorsque l'été eut paré la nature de toutes ses splendeurs, notre jeune homme était guéri ou à peu près. Souvent il se promenait, appuyé sur le bras de sa mère, dans les champs, les allées et les bois qui environnaient le *Chant des Oiseaux*. Il goûtait tous les charmes de la solitude, et remerciait sa mère de l'avoir arraché aux plaisirs faux de la ville ; mais cependant il y avait en lui *quelque chose*, un souvenir pénible qui, de jour en jour, se rendait plus maître de Paul et l'absorbait tout entier.

Pourquoi donc Paul se sentait-il actuellement si seul au monde, tout en n'éprouvant aucun désir de se lancer de nouveau dans le tourbillon mondain de ses amis ? Pourquoi semblait-il chercher autour de lui quelqu'un, avec qui s'entretenir de ce qui se passait dans son cœur ; quelqu'un d'autre que sa mère ? Et sous quelle forme rêvait-il ce quelqu'un, dont il

sentait le serrement de main, dont il voyait couler les larmes si douces ?

La voilà ! s'écria-t-il un jour, en s'arrêtant, dans une chambre peu fréquenté du château, devant un portrait de jeune fille : celui de Graziella. Voilà celle à qui je rêve, car c'est bien vous, sœur, qui me manquez ici... Oh ! je vous ai bien méconnue, je vous ai bien offensée, et pourtant vous semblez me sourire, et me pardonner... Hélas ! où êtes-vous actuellement ?... Dans un cloître, où vous n'entendez et ne voyez plus que les misères de l'humanité souffrante ; où vous devez faire le sacrifice de votre beauté, de votre jeunesse, des riches parures, des bijoux et des fleurs qui vous seyaient si bien ; pour ne plus songer qu'aux malheureux. Oh ! revenez, Graziella, revenez au milieu de nous !...

Paul aimait de nouveau Graziella comme il l'avait aimée jadis. Elle, lui et le château étaient unis dans son cœur par le souvenir d'une heureuse et riante enfance, et lorsque le jeune homme avait revu les lieux où s'était écoulée cette enfance, sa pensée s'était naturellement reportée vers celle qui avait été l'âme de ses joies et de ses plaisirs.

Voilà comment il passait quelquefois des heures, assis au bord de la rivière où, enfant, elle venait s'asseoir et se plaisait à voir l'onde se jouer sur ses pieds nus. Voilà comment il errait sur la terrasse du château, d'où elle avait si souvent admiré les derniers rayons du soleil couchant. Voilà comment enfin on eût pu le voir s'arrêter et demeurer immobile devant les fleurs qu'elle se plaisait à cultiver, l'été précédent ; comment un profond soupir s'échappait de sa poitrine, alors qu'il passait devant le chêne dont l'écorce portait son nom gravé par elle-même. Elle—toujours elle !

La mère suivait ces rêveries d'un oeil inquiet, mais elle attribuait la cause aux suites de la maladie du jeune homme, et à un affaiblissement naturel. Elle s'efforçait de le distraire, de l'égayer, mais c'était en vain.

— Ce qu'il me manque ?... s'écriait-il un jour en s'adressant à la baronne. Mère, l'an dernier, il y

avait ici une douce créature que je nommais ma sœur : Graziella..... Eh bien, je voudrais, du fond de mon cœur, qu'elle y fût encore.

— Paul ! exclama la baronne.

— Je le sais, il est trop tard ! Mais notre château n'est plus le même que l'année dernière, quoiqu'il me semble toujours que l'esprit de Graziella est encore avec nous...

— Songe que tout cela...

— C'est vrai ; mais tenez, mère, quand j'entre au salon, on dirait que je la vois apparaître ; quand je me promène dans le bois, il me semble que l'écho a emprunté sa voix pour me souhaiter la bienvenue ; quand je me penche pour regarder dans l'eau de la rivière, mon imagination malade me y fait voir l'image de cette sœur chérie.

— Mais, Paul, ce sont là des rêves insensés. Vous me faites frissonner !

— Oh ! j'ai parfaitement la tête à moi ! Je vous le dis, mère, nous n'avons pas toujours été justes envers elle, et je me demande si l'âme de mon père doit avoir vu avec satisfaction notre séparation.

— C'est elle qui l'a voulu !

— Oui, elle l'a voulu, librement et sans contrainte ; j'espère du moins qu'il en est ainsi, et cependant je crois qu'un sort meilleur lui est réservé en ce monde.

— Paul, Paul ! vous aimez cette femme !...

— Moi ! oui, mère ; comme une sœur. Je reconnais aujourd'hui seulement, ce dont je ne m'étais jamais douté, qu'elle m'aimait bien et qu'elle avait un cœur tout dévoué ; je vois qu'elle était belle et bonne ; qu'elle renfermait en elle un trésor de qualités inappréciables, qui la rendaient digne de tout le bonheur possible ici-bas..... Mais, soyez tranquille, je l'aime comme on aime une morte, et son souvenir ne saurait me faire oublier, mère, les brillants projets que vous avez formés pour moi.

Ces paroles et d'autres semblables venaient souvent rembrunir la physionomie de la baronne, et la berçaient cruellement entre la crainte et l'espérance. Dès que son fils eût suffisamment recouvré ses forces, elle se mit en devoir de lui procurer de la distraction et des amusements. A cette fin, elle

invita les personnages les plus notables des environs, à des parties de chasses, à des courses, espérant, au moyen de la dissipation, faire changer les idées du jeune homme. Elle y réussissait assez bien mais pour le temps que duraient les fêtes, seulement !

Le jeune baron oubliait les impressions de la solitude, mais il suffisait pour les lui rappeler, qu'un des invités vint à parler de Graziella ; qu'un domestique fit entendre un regret ; que le vieux bûcheron, que Paul rencontrait souvent dans le bois, demandât des nouvelles de la noble fille ; qu'une malheureuse mère implorât une aumône en son nom, en la qualifiant—comme les pauvres en avaient la coutume—“d'ange de la charité.”

Quand la baronne vit que tout, de la chaumière au château, étes animés et inanimés semblaient s'être donné le mot pour murmurer aux oreilles de Paul le nom de Graziella, elle prit soudain la résolution d'éloigner son fils, auquel elle proposa de faire un voyage pour rétablir complètement sa santé. Cette proposition n'aurait su déplaire à Paul, pour qui le changement était devenu une nécessité véritable.

Paul se mit donc en route. Il alla visiter les bords du Rhin, les villes de bains, les glaciers et les vallons fleuris de la Suisse, et, au bout d'un certain temps—à en juger par ses lettres—la baronne put croire qu'il était guéri de sa “maladie,” comme elle disait. Jamais, en effet, le nom de Graziella ne s'était trouvé sous sa plume, dans aucune des lettres qu'il adressait à sa mère.

Cela encouragea la baronne de Mirville, et dès ce moment elle s'occupa activement de nouer des relations afin d'arriver à son but—de trouver pour son fils un beau mariage surtout. Elle semblait ne plus avoir aucune arrière-pensée ; la pauvre Graziella soupirait peut-être bien tristement au fond de son couvent ; Paul se berçait probablement d'espérances de bonheur qui avaient leur source dans son cœur et non dans des rouleaux d'or ; mais on ne songe guère à tout cela quand on poursuit avec une sorte de rage un but tout matériel.

De l'or, un rang élevé, beaucoup d'honneurs : voilà ce qui constituait pour Mme de Mirville, le *plus ultra* du bonheur en ce monde.

Tout occupée de ses projets la baronne était encore à la campagne, bien qu'on fût en plein milieu de novembre. La nature avait dépouillé sa parure d'automne, les arbres étaient nus et desséchés ; un vent glacial gémissait dans les cimes des hautes futaies ; les jardins avaient perdu leurs fleurs dernières ; les étangs étaient abandonnés et sans vie ; la grêle frappait contre les vitres des fenêtres gothiques, et les chemins d'alentour étaient presque impraticables. En ville, au contraire, tout était vie, et les soirées brillantes, les bals, les spectacles se multipliaient à l'infini.

Par un soir du dit mois, la baronne était assise dans son grand fauteuil, devant un brillant feu de bois, et elle rêvait aux projets favoris de son cœur ambitieux. Il lui semblait voir en réalité tous ses rêves accomplis. Les dons de la fortune la comblaient ; elle voyait son fils, elle se voyait elle-même choyée, encensée partout ; la cour même inclinait sa tête altière devant la puissante dynastie des Mirville, tout en un mot était soumis et docile aux volontés et aux caprices de son fils bien-aimé.

O mère follement aveugle ! Et dire que vous n'avez pas une pensée pour le bonheur calme et sans faste, pour la paix intérieure, pour la vie de famille embellie par une épouse chérie, par un enfant tendrement aimé ! Vous ne songez pas seulement à rapporter à Dieu, source de toute félicité, vos projets pour l'avenir de votre fils ! Hélas ! vous rejetez loin de vous la pensée de Dieu, et vous avez remplacé son culte par le culte de l'or, auquel vous rendez honneur et gloire comme à la puissance souveraine du ciel et de la terre.

Elle rêvait donc, lorsque tout à coup un bruit inaccoutumé se fit entendre ; la porte de la chambre où se trouvait la baronne s'ouvrit avec fracas, et en s'écriant : “Mère !” Paul s'avança vers cette dernière tout effrayée.

— Paul, mon enfant ! s'écria-t-elle, et elle jeta ses deux bras au-

tour du cou du jeune homme qu'elle pressa tendrement sur son sein.

La première joie du retour passée, la baronne remarqua que son fils était pâle et défait, et qu'il ne répondait pas comme elle s'y attendait aux démonstrations affectueuses qu'elle lui prodiguait, après une absence de plusieurs mois. Elle vit d'un œil inquiet la pâleur du jeune homme, ses yeux fiévreusement brillants, ses cheveux en désordre, et en le serrant de nouveau sur son cœur : "Paul, vous êtes tout défait... vous êtes fatigué... Qu'est-il donc arrivé ?" demanda-t-elle d'une voix entrecoupée.

— Rien, mère ! mais j'ai voyagé avec une incroyable célérité,

— Et pourquoi donc cela ?

— Parce que je voulais être ici *ce soir*."

La baronne eut un sombre pressentiment en entendant ces paroles.

— *Ce soir*, fit-elle. Votre arrivée me rend bien heureuse ; mais, dites-moi donc, au nom du ciel, ce qui est arrivé... Paul, je vous en supplie, ne laissez pas votre mère dans cette pénible inquiétude !

— Tranquillisez-vous ! répondit-il, en se jetant dans un fauteuil, devant le feu.

La mère se rapprocha de lui, et prenant les mains glacées de son fils dans les siennes, elle lui répéta la demande qu'elle venait de lui faire.

— Mère, dit enfin Paul, ne vous rappelez-vous pas que c'est demain l'anniversaire ?.....

— Quel anniversaire ? interrompit la baronne avec une inquiétude toujours croissante.

— Celui du jour où Graziella est entrée au couvent. C'est demain, mère, qu'elle doit revêtir l'habit des Sœurs de charité...

La baronne frissonna : elle n'avait que trop bien deviné.

— Eh bien, Paul, que voulez-vous dire par là ?

— Ce que je veux dire ?... Ah ? c'est que je ne veux pas, moi, qu'elle reste au couvent. Je veux qu'elle revienne auprès de nous, et qu'elle nous ramène le bonheur, que j'ai cherché en vain dans la solitude.

— Paul, je croyais que vous l'aviez oubliée.

— Non, non ! au contraire, plus

je me suis éloigné, plus mon cœur m'entraînait irrésistiblement vers elle.

Ces paroles avaient été dites avec une sorte de bonheur ; elles n'avaient pas été accueillies avec le même sentiment. La baronne avait la pâleur de la mort sur son visage ; et elle continuait à regarder son fils avec anxiété. Elle venait de se convaincre que ses rêves de prédilection couraient grand risque de ne jamais se réaliser !

— Mais, Paul, dit-elle, que voulez-vous donc faire ?

— Je viens de vous le dire, mère. Je veux faire sortir Graziella du couvent, la ramener ici et lui donner le nom de Mirville.

— Comment..., vous voudriez...

— Offrir à la pauvre orpheline mon nom et ma fortune.

— Malheureux ! sachez bien que jamais je ne donnerai mon consentement à une pareille alliance. Comment, vous céderiez à des enfantillages, lorsque je puis vous offrir une des plus brillantes fortunes, un des noms les plus anciens du pays ; lorsque je puis vous certifier que le comte de Beauregard vous donnera sa fille unique...

— La jeune comtesse de Beauregard ?... Je ne l'aime pas !..., fit le jeune homme d'un ton d'indifférence absolue.

— Ne dites donc pas cela, Paul ! fit la baronne d'une voix mielleuse. L'amour vient après le mariage. Et puis, qui sait si vous n'aimerez pas la jeune Félicité, lorsque vous verrez combien elle est noble et belle ; lorsque vous saurez la fortune énorme qu'elle possède.

— De l'or, toujours de l'or ! Croyez-vous donc, mère, que l'or seul peut donner le bonheur et la paix en ce monde ? Ne vous trompez pas plus longtemps : quand le cœur n'est pas satisfait, l'or ne peut rien pour lui, absolument rien. N'avons nous pas assez pour vivre ? Pourquoi toujours cet insatiable "ENCORE !" qui vous poursuit sans relâche, sans vous laisser ni paix ni trêve ?... Ah ! mère, si vous voulez réellement le bonheur de votre fils, ne mettez pas d'entraves dans le chemin qu'il veut suivre.

— Jamais, jamais je n'autoriserai votre mariage avec cette jeune insensée !

— Cependant, si vous vous en souvenez, mère, le vœu le plus cher de mon père était de voir un jour Paul et Graziella unis par les plus sacrés des liens.

— C'est possible, mais les circonstances nous ordonnent de suivre une autre voie. La fortune nous sourit, nous ne devons ni la repousser ni la dédaigner ; au contraire, nous la suivrons, et elle nous ouvrira les portes des palais. Paul, si vous saviez quelles brillantes espérances j'ai fondées sur vous ; si vous pouviez concevoir tous les rêves grandioses que fait votre mère pour l'enfant qu'elle aime...

— Je le crois : la vie d'une mère n'est qu'un long rêve de bonheur pour son enfant ; mais vos désirs ne concordent pas avec les miens, et je crois que mon cœur est en ceci le meilleur juge.

— Vous êtes donc irrévocablement décidé...

— A aller offrir à Graziella mon cœur et ma main.

— Mais qui dira le monde, en vous voyant prendre pour femme une religieuse défroquée ?

— Le monde dira tout ce qu'il voudra : je saurai bien me mettre au-dessus de ses préjugés, et ils ne m'empêcheront pas d'être heureux. Du reste, quel reproche peut-on faire à Graziella ? Est-ce une honte d'avoir consacré une année de sa vie à l'humanité souffrante ? Chez les gens de notre rang, parmi lesquels il en est qui sont imbus de préjugés, cela pourrait prêter à la raillerie ; mais aux yeux des gens bien pensants, Graziella rentrera dans le monde, parée d'une beauté nouvelle, et doublement digne de porter mon nom et d'être associée à ma vie.

— Chimères de votre imagination ! Encore une fois, Paul, renoncez à cette folie.

La baronne insistait sur ces paroles.

— Je ne le puis, mère ! répondit Paul.

— Comment, vous ne le pouvez ?

— Non, impossible !

— Fils ingrat, vous me ferez mourir de chagrin ! et en prononçant ces mots, la baronne se laissa tomber dans son fauteuil et se couvrit le visage de ses mains.

Paul considéra un instant cette scène pénible : une lutte terrible

se livrait en lui, entre son affection pour sa mère et son amour pour Graziella. Ce fut le dernier qui l'emporta, et Paul s'enfuit soudain de la chambre.

Lorsque la mère retrouva un peu de calme, et qu'elle voulut regarder encore son fils, il avait disparu.

Le galop d'un cheval qui s'éloignait vint frapper son oreille. Inquiète, elle courut à la fenêtre et l'ouvrit : au clair de la lune, elle vit un cavalier qui partait à toute bride. Ce cavalier n'était autre que Paul de Mirville.

Chapitre IV

Paul accomplit son trajet nocturne avec une incroyable rapidité. Il se dirigeait sur Anvers, où la demoiselle de Herlicum se trouvait au couvent. Sa volonté de l'en faire sortir semblait inébranlable, et à mesure qu'il s'éloignait du *Chant des Oiseaux*, l'image de Graziella apparaissait plus chère à son cœur.

Mais le jeune baron n'était pas doué d'une grande force d'âme. Il se laissait toujours entraîner par les circonstances ; la perspective d'une jouissance nouvelle lui faisait oublier le passé, et il s'attachait à la dernière jusqu'à ce qu'il en eût une autre en vue, pas plus longtemps.

Son attachement pour la noble fille était-il cette fois plus solide et plus durable ? Les épreuves par lesquelles il avait passé durant le cours d'une année devaient nous en convaincre ; mais il en est de certains cœurs comme des pierres fines taillées à facettes, qui reflètent tour-à-tour toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. La pierre n'en est pas moins une pierre précieuse, comme le cœur de Paul était en dernière analyse un cœur noble et rempli de bons sentiments ; mais le milieu dans lequel il se trouvait, exerçait sur lui une influence telle, qu'il était toujours permis de douter de la stabilité de ces sentiments, comme de celle des couleurs étincelantes qui brillent dans le diamant le plus pur. Le jeune homme, actuellement, eût cependant considéré comme une injure le moindre doute sur sa sincérité. Il regarde Graziella comme le dépositaire de son bonheur terrestre, et pour être

plus tôt près d'elle, il éperonne jusqu'au sang sa monture, et n'épargne pas la cravache aux flancs du pauvre animal.

Paul arriva de très-bonne heure en ville, et il se dirigea aussitôt vers l'hôtel qu'habitait en hiver la baronne, et qui, cette année, attendait encore ses nobles hôtes. Les volets en étaient fermés : la porte cochère, au lieu de livrer passage aux équipages qui de coutume, y amenaient de nombreux invités, étaient parfaitement close ; et au lieu du va-et-vient continuel d'un nombreux cercle de domestique, on n'y voyait qu'un vieux serviteur, courbé sous le poids des années.

Cet abandon contrastait avec les sentiments qui remplissaient l'âme de Paul. L'espoir le plus doux au cœur—car jamais il n'avait pu lui venir à l'esprit que Graziella refusât de rentrer dans le monde !—il songe au couvent des Sœurs de charité "ce triste lieu où depuis une année elle soupire et pleure, se disait-il en caressant l'espérance de briller encore un jour dans la société et d'y être fêtée comme jadis."

—Tom, dit-il en s'adressant au vieux serviteur ; ouvrez les fenêtres de l'hôtel, mettez en ordre les appartements, celui de Mademoiselle de Herlicum surtout. Faites que tout ici ait un aspect riant, Tom, car aujourd'hui même je vous amène une jeune maîtresse.

—Une maîtresse ? fit le vieillard étonné. Eh bien, tant mieux, monsieur le baron, et puisse-t-elle être aussi belle, aussi noble, aussi généreuse que celle dont elle habitera probablement l'appartement.

—Vous regrettez donc Mademoiselle, Tom ? demanda le jeune homme avec intérêt.

—Oh, oui ! elle était si bonne pour tous ceux qui l'entouraient. Je ne suis pas seul à la regretter ; tous ceux qui l'ont connue ont un soupir, une larme, un mot de regret pour elle. Les pauvres qui viennent demander l'aumône, s'informent de la bienfaitrice demoiselle, comme d'un ange de charité ; les petits enfants orphelins croient en la perdant, avoir une seconde fois perdu leur mère. Oh, oui ! nous la regrettons, monsieur le baron.

—Brave Tom ! reprit Paul, en prenant la main calleuse du vieux

serviteur dans ses deux mains ; et moi aussi, je la regrette, Tom.

—Je le crois bien, monsieur Paul : elle tenait beaucoup, beaucoup à vous ; elle aurait donné sa vie pour vous voir heureux. Le dernier soir qu'elle passa à l'hôtel, comme je passais par hasard devant la porte de sa chambre, je l'ai entendue, sans le vouloir, prononcer quelques mots...

—Quels mots ? parlez, Tom, parlez !

Le vieillard regarda son jeune maître dans les yeux, il ne se rendait pas compte des sentiments qui agitaient celui-ci.

—Tom ! fit Paul ; mon digne ami, répétez-moi les paroles que prononçait Graziella. Vous vous demandez peut-être à quoi cela peut bien servir ; mais croyez-moi, ces paroles peuvent décider de mon sort et de celui de ma mère. Parlez donc !

—Mais, monsieur...

—Parlez ! répéta, Paul avec force et en serrant plus fort la main du vieillard : ne craignez rien !

—Me rappeler ces paroles mot pour mot, monsieur le baron... je ne pourrais plus. Elles étaient si belles, si touchantes ; elles étaient prononcées avec tant de douleur...

—Mais que disait Graziella ?

—Tenant en mains le petit portrait qui se trouve sous le crucifix, elle disait en pleurant qu'elle... vous aimait comme un frère, et tenez...—vous allez vous moquer de moi ;—mais des larmes s'échappèrent de mes yeux lorsque je la vis embrasser le portrait de mon jeune maître en lui disant adieu... Après cela elle nous a quittés, et depuis, oui, depuis lors elle vit oubliée dans un triste et sombre couvent.

Une larme perlait dans les yeux de Paul.

—Tom, dit-il, je vous rendrai cette bonne sœur. C'est elle, et elle seule, que je veux ramener ici en maîtresse du logis. Ah ! j'ai été bien dur et bien ingrat envers elle : l'ingratitude est le défaut capital des grands. Mais je vais réparer mon injustice, et rendre à Graziella l'amour qu'elle me portait au fond de son cœur. Ma mère est, il est vrai, contraire à mes desseins ; mais elle se convain-

cra que mon bonheur est lié à celui de ma sœur adoptive.

Ces paroles avaient été dites avec l'accent de la plus profonde conviction.

Le jeune baron sortit, et se dirigea vers le couvent de l'hôpital, où il arriva bientôt.

Le parloir, où il fut introduit après avoir demandé un entretien avec mademoiselle de Herlicum, ne portait pas le cachet de sombre nudité que Paul lui attribuait. auparavant, aussi fut-il étonné de lui trouver au contraire un aspect engageant, presque riant, et qui devait produire une favorable impression sur tous les visiteurs. Le rayon de soleil qui y pénétrait, semblait venir saluer les tableaux et les gravures suspendus à la muraille, et ceux-ci à leur tour paraissaient souhaiter amicalement la bienvenue au visiteur étranger. Il n'y avait là rien de sombre ni d'attristant ; seul, dans un coin, se trouvait le *memento mori* ; mais il était surmonté de l'image du Rédempteur : l'emblème de la mort rappelait en même temps qu'après cette vie il en est une autre, meilleure et éternelle !

Les bras croisés sur la poitrine, le cœur agité par de tumultueux battements, Paul attendait, debout, dans le parloir. Aucun bruit ne troublait le silence, interrompu seulement par les sons de la cloche qui appelait les religieuses à l'office divin. Il attendit ainsi un certain temps ; enfin il entendit un bruit de pas qui s'approchaient. La clef grinça dans la serrure, la porte s'ouvrit—Mademoiselle de Herlicum était devant lui.

Paul tremblait comme la feuille ; il aurait voulu parler ; mais sa langue se refusait à articuler les sons ; il aurait voulu s'élançer vers la jeune fille, mais ses jambes étaient comme paralysées.

Graziella était devant lui, magnifiquement parée d'une robe de satin blanc, belle, fraîche, heureuse. Un grand voile nuptial l'enveloppait de sa gaze transparente et soyeuse, et sa belle tête blonde était couronnée d'une guirlande de fleurs. Jamais, à quelque fête où elle eût brillé, elle n'avait été plus belle, et cependant elle était plus modeste, plus humble que jamais.

Elle regardait le jeune homme

avec l'expression de calme heureux qui doit être celle des anges dans la béatitude céleste. Le salut que ses lèvres formulèrent venait du cœur, mais il était exempt de la moindre nuance de trouble.

Je vous attendais. Paul ajouta-t-elle avec douceur.

—Comment cela, Graziella ? répondit-il, tout étonné de cette parole.

—Oui ; reprit-elle en souriant, j'ai eu cette nuit un rêve bien doux ; je me suis revue chez vous, et comme je me disposais à quitter la maison de votre mère, après avoir retrouvé tous ceux qui m'étaient chers, vous m'avez dit : à demain !

—Chère Graziella...

—Je vois que vous êtes en bonne santé, Paul, et votre mère l'est-elle aussi ? interrompit la novice.

—Graziella, j'espère que bientôt vous pourrez en juger par vous-même ; car je vois, Dieu en soit loué ! que vous avez prévenu mes vœux. Oui, sœur, gardez cette parure de mariée, car je viens vous chercher pour vous conduire à l'autel, pour vous donner ma fortune et mon nom, en échange de votre amour et de tout ce que vous avez souffert jusqu'ici.

—Paul, dit la jeune fille toujours avec la même douceur, et souriant tristement, Paul, vous vous trompez.

—Comment !...

—Vous me voyez richement parée ; je porte la couronne de mariée, c'est vrai ; mais ce n'est pas pour vous suivre.

—Pas pour me suivre ?...—Et quel est donc l'heureux mortel pour qui vous vous êtes si brillamment parée ?

—C'est pour mon fiancé !

Le jeune homme pâlit ; ses yeux s'enflammèrent et il sentit ses mains se crispées.

—Quel est-il ? répéta Paul avec une colère contenue qui aurait certainement éclaté, si le doux regard de Graziella ne l'avait désarmé.

—C'est..... répondit-elle, Celui que j'ai toujours cherché, Paul, et j'espère qu'il ne me repoussera pas, quelque indigne que je sois de Lui.

—Mais nommez-le donc !

Alors, levant la main vers le Ciel, d'une voix émue la jeune fille répondit :

—C'est le Christ, Notre Seigneur !...

Le jeune homme sentit un frisson lui parcourir les membres, tant était imposante et touchante à la fois l'attitude de Graziella.

—L'homme-Dieu ! reprit-elle d'une voix douce et pleine d'une onction pieuse ; Lui dont j'espère porter pendant mes jeunes années la couronne d'épines, afin que, dans une vie meilleure, il me prépare une couronne de roses... Paul, c'est pour la dernière fois que je porte aujourd'hui ces vêtements somptueux ; je vais les dépouiller tout-à-l'heure pour les échanger contre la robe de laine blanche des religieuses ; alors aussi mes cheveux, que vous avez souvent entremêlés de fleurs lorsque nous étions enfants, tomberont sous les ciseaux, et les mains délicates de la noble demoiselle se feront aux travaux les plus pénibles.

—Non, non ! ce serait un crime ! s'écria Paul, en se tordant les mains, je ne le permettrai jamais !

—Et si c'était le bonheur, le vœu le plus cher de Graziella, frère ? interrompit-elle, la joie sur le visage.

—Non, cela ne peut pas être votre bonheur ; votre vœu le plus cher doit être de briller dans le grand monde. Non, vous ne pouvez désirer ensevelir vos jeunes années dans un hôpital, au milieu des gens malades, infirmes, dégoûtants parfois.

—Vous vous trompez, frère ! Je ne regrette pas le monde, et jamais je n'ai été plus heureuse que pendant l'année qui vient de s'écouler, consacré au service des pauvres, des malheureux et des malades. Paul, il me semble voir ma mère me sourire du haut des cieux et je l'entends dire : " Courage, enfant ! ta mère t'aime doublement aujourd'hui ! "

Le jeune homme ne savait plus que répondre.

—Mais, bégaya-t-il enfin, je viens vous offrir mon nom, ma fortune, mon amour.

—Je ne puis rien accepter de tout cela, Paul. Toutes les fortunes du monde ne pourraient me décider à dire adieu à ce qui fait le bonheur de mon âme. Ce riche vêtement, ces fleurs éclatantes, tous les ornements que vous me voyez,

je voudrais les avoir déjà échangés contre le modeste habit de Sœurs de charité, livrée de celles qui se vouent à la pauvreté et à l'assistance des malheureux.

—Mais, reprit Paul d'une voix tremblante : mais je vous aimerai, Graziella,—je vous aimerai de toutes les forces de mon âme...

Elle regarda avec compassion. Elle était peinée de le voir en proie à un tel chagrin ; elle sentait les larmes lui venir aux yeux, en le voyant pleurer en silence.

—Je le sais, fit-il : vous ne pouvez pas m'aimer, vous devez me haïr...

—Moi, vous haïr, Paul ! interrompit la jeune fille. ces paroles sont cruelles.

—Ah, oui ! car je me suis conduit bien durement à votre égard, surtout le dernier soir que vous ayez passé chez nous. Les plaisirs du monde avaient refroidi mon affection pour ma bonne sœur, et je ne pensai plus même à elle, jusqu'au jour où nous retournâmes au château où nous avons passé ensemble les jours de notre enfance.

—Heureux jours, Paul !

—Oui, heureux jours, que je voudrais de tout mon cœur voir revenir. Partout je cherchai votre image, partout votre nom me poursuivit, et lorsque j'allai demander à l'étranger l'oubli de ces souvenirs, je ne trouvai que déception et remords. Partout... partout Graziella—et aujourd'hui que je viens, sœur, vous supplier de rentrer dans la famille, vous refusez...

—Oui, Paul, je refuse ; parce que j'ai mis tout mon bonheur en Dieu, et je crois que je ferais fausse route en quittant la voie où je me suis engagée. Je suis vivement peinée de voir que vous avez cru trouver en moi le bonheur de votre vie, et cependant je suis heureuse, au moment où me voici, arrivée à la dernière limite entre Dieu et le monde, je suis heureuse de vous avoir revu, de vous avoir entendu me nommer votre sœur. Ne me donnez plus à l'avenir d'autre nom...

Ces derniers mots avaient été prononcés avec une vive émotion, et il était visible qu'ils avaient fait grande impression sur le jeune homme.

—Et maintenant, continua Gra-

ziella : retournez dans le monde, Paul ; aimez votre mère de toute votre âme ; cherchez une femme qui vous rendra heureux dans votre intérieur, et tous les jours Graziella priera le Seigneur de répandre sur vous toutes ses plus abondantes bénédictions.

Elle pensait actuellement à la comtesse Félicité ; car elle savait bien que la baronne la destinait pour épouse à son fils.

—Ah ! ne soyez pas si bonne pour moi ! s'écria Paul ; vous me forcez à vous aimer de plus en plus. Encore une fois : venez, Graziella, vous ne pouvez pas être heureuse ici !

La jeune fille secoua lentement et négativement sa tête couronnée de fleurs, et leva vers le ciel des yeux remplis de larmes.

—Vous hésitez, reprit-il ; écoutez ma voix ! et en disant cela, Paul se jeta à genoux.

—Relevez-vous, Paul, et soyez convaincu que mes paroles viennent du fond du cœur. Je ne retournerai pas dans le monde ; là ne m'attend pas le bonheur. La détermination que j'ai prise est irrévocable ; n'espérez donc pas m'en faire changer.

Il s'était relevé ; une vive douleur se lisait sur son visage.

—Est-ce vraiment une résolution irrévocable ? hasarda-t-il encore une fois.

—Paul, frère, je vous l'ai dit.

—Et vous me pardonnez donc de vous avoir si souvent méconnue ? Vous accordez aussi le pardon à ma mère ?...

—C'est à moi, au contraire, d'implorer son pardon. J'étais jeune et sans expérience, on n'apprécie pas toujours alors les bienfaits dont on est comblé... Maintenant, adieu, frère ; embrassez votre mère pour moi.

—Allez-vous déjà me quitter ?

—Écoutez, la cloche sonne ; on m'attend d'ici à quelques instants au pied de l'autel, pour y recevoir mes vœux.

Paul saisit la main de Graziella, et la pressa contre ses lèvres brûlantes.

—Adieu, sœur ! bégaya-t-il.

—Adieu ! répondit-elle d'une voix doucement émue.

Elle se retira. Elle s'arrêta encore un instant à la porte, tourna la

tête, et jeta un long regard de compassion sur Paul. Comme ce dernier voulait se rapprocher d'elle, elle répéta avec douceur : Adieu, frère ! et la lourde porte se referma sur elle.

Paul resta un instant anéanti, pénétré de respect pour la jeune fille qui venait de le quitter. Ce n'était plus un amour impétueux qui faisait bouillonner son cœur : c'était un sentiment plus profond et plus calme qui le remplissait tout entier. Il aurait eu une vision céleste, qu'il ne se serait pas senti plus ému qu'à la vue de cette jeune créature, qui, méprisant les richesses de ce monde, se jetait—par amour pour l'humanité souffrante—dans les bras de la pauvreté, du dévouement et du renoncement à soi-même.

La cloche tintait toujours.

D'un pas lent et incertain, Paul sortit du parloir et se dirigea vers la chapelle du couvent ; il voulait voir encore une fois sa sœur, l'admirer encore une fois. Son cœur battait violemment lorsqu'il s'approcha de l'autel, orné pour la solennité, et qu'il alla s'appuyer contre un pilier.

L'église avait un air de fête ; les chandeliers d'argent étaient si brillants qu'ils faisaient pâlir l'éclat des bouquets qui ornaient l'autel. Devant ce dernier se trouvait un banc, sur lequel était déployée la robe de laine blanche de Sœurs hospitalières, et devant lequel la jeune novice devait venir s'agenouiller pendant la cérémonie. La première cérémonie se nomme la prise d'habit. C'était là, à cette place, que dans quelque temps, elle viendrait revêtir la robe noire, et prononcer ses vœux solennels. Cette seconde cérémonie se nomme la profession.

L'orgue résonnait dans l'église, et les religieuses avaient entonné l'hymne sacré, quand le cortège fit son apparition.

Graziella s'avança, la tête modestement baissée, entouré de quelques Sœurs.

Elle marchait d'un pas lent, mais ferme, et cependant Paul aurait bien voulu la voir chanceler. Ses yeux restaient humblement baissés, et pourtant il aurait bien voulu qu'elle le cherchât d'un coup d'œil dans l'église. Mais c'était en vain !

en ce moment déjà elle ne songeait plus au monde, et toutes ses pensées étaient élevées vers le Seigneur.

Dans quelques mois, lorsqu'elle fera ses premiers vœux, elle reviendra à cette même place, mais non plus dans la splendide toilette qu'elle a revêtue aujourd'hui. Elle y viendra parée simplement de la robe de laine blanche, un cierge dans une main, et dans l'autre un crucifix couronné de roses. On portera devant elle l'image de Jésus enfant, auquel elle va vouer sa vie, et la couronne d'épines, symbole des épreuves qui l'attendent dans sa nouvelle carrière. Mais en même temps des petites filles vêtues de blanc, portant des guirlandes de fleurs sur des plateaux d'argent, sèmeront des fleurs sous ses pas, comme pour lui dire que son avenir ne sera pas exempt de jouissances bien douces !

Des larmes silencieuses coulaient le long des joues de Paul, lorsqu'il la vit—selon son expression à elle—s'approcher de la dernière limite entre Dieu et le monde. Ce spectacle était pour lui une torture, néanmoins il voulut y assister jusqu'au dernier moment.

Derrière la novice prend ordinairement place sa famille ; elle y vient prier avec l'éluë, et verser une dernière larme sur celle qui rompt tous les liens qui l'attachaient au monde, pour se consacrer exclusivement à Dieu. Il n'y avait personne auprès de Graziella : elle n'avait pas de famille, et la plupart des assistants ne se doutaient guère qu'un an plus tôt, cette même jeune fille brillait dans les plus riches salons, dans les fêtes les plus splendides.

Cà et là pourtant ont eût pu voir quelques-unes de ses amies, et debout à l'entrée du chœur, profondément absorbé dans ses pensées, le vicomte Adalbert.

Au fond de l'église, une quantité de malades et d'infirmes qui, se soutenant mutuellement ou s'appuyant sur des béquilles, étaient venus voir "la bonne sœur" entrer dans la congrégation des religieuses. C'était là sa famille !

Lorsque Graziella approcha, le jeune baron tomba à genoux, comme instinctivement et sans le savoir, et joignit les mains. Elle passa à

côté de lui sans le voir, et Paul pleura de désespoir en même temps que de dépit. Il la vit, toujours avec le même calme s'agenouiller sur le prie-Dieu qui lui était destiné, et s'humilier devant le Seigneur.

Dans le courant de l'année dernière (1) j'ai assisté, dans l'église de l'hôpital d'Anvers, à semblable solennité. J'y ai vu deux jeunes femmes échanger contre l'habit religieux, le luxe et les jouissances de la vie, et aujourd'hui encore, l'impression que j'ai ressentie au spectacle d'un aussi noble sacrifice ne s'est point effacée de mon esprit. Dans la vie religieuse il n'y a plus à attendre de ces récompenses matérielles dont nous, mondains, sommes si avides : on n'espère plus qu'en une vie meilleure !

Voulez-vous vous rendre compte de l'esprit d'abnégation, de mortification et de confiance en Dieu poussé à son plus haut point ; allez assister à une prise d'habit, et si vous avez au cœur une étincelle de poésie, c'est-à-dire de "sentiment," vous ne saurez vous défendre de verser des larmes d'attendrissement—surtout si vous songez à la vie de renoncement et de travail pénible qui attend ces jeunes religieuses. Que de grandeur d'âme et de force de caractère ne faut-il pas pour s'engager avec calme et satisfaction dans une carrière aussi hérissée de difficultés !...

Mais revenons à Graziella.

Lorsque Paul la vit s'agenouiller, il n'avait pas encore perdu tout espoir de voir la novice hésiter au dernier moment "Ah ! se disait-il, si sa voix trahissait quelque émotion, lorsqu'elle prononcera ses vœux : je pourrais croire qu'elle pense encore à moi !" Mais lorsque le vénérable vieillard qui officiait, descendit de l'autel, et venant se placer devant Graziella, lui demanda : *Que désirez-vous, ma fille ?* Elle répondit avec une douce fermeté : *Je désire être acceptée dans la sainte communauté des Sœurs de charité.* Oh ! combien ces paroles firent de mal à Paul ! Mais l'espoir ne nous abandonne pas facilement : et le jeune homme en sentit un dernier rayon glisser en son âme,

lorsqu'il entendit le prêtre rappeler à la jeune novice tous les sacrifices, tous les travaux pénibles auxquels elle allait s'assujettir. Paul se trompait une fois de plus : les épreuves semblaient n'avoir que des charmes pour Graziella.

C'est ainsi que le jeune baron vit sa sœur mourir au monde, sans qu'elle éprouvât le moindre regret, la moindre arrière-pensée. Lorsque, calme et heureuse, elle eut dépouillé les vains ornements qui la paraient, lorsqu'elle eut jeté loin d'elle ses fleurs et ses dentelles, derniers vestiges de son passage dans le monde ; alors Paul—ne conservant plus aucune espérance de la voir se rétracter—se couvrit le visage de ses mains, pour cacher le torrent de larmes qu'il ne pouvait contenir plus longtemps.

Paul entendait toujours le chant des Sœurs ; les sons de l'orgue, la voix du prêtre et les dernières paroles de Graziella tintaient encore à ses oreilles, quand le prêtre fit entendre *l'Ite, missa est.* Le jeune homme se découvrit alors le visage, et il vit la nouvelle religieuse prosternée au pied de l'autel. Désormais elle n'était plus pour lui qu'une morte bien-aimée !...

Le cortège sortit de l'église dans le même ordre qu'il y était entré. En se retirant, Graziella jeta un regard fugitif sur la robe et les ornements qui, tout-à-l'heure encore, la paraient ; puis elle leva les yeux vers le ciel : c'était son éternel adieu. Elle passa auprès de Paul, auprès d'Adalbert, auprès de ses amies, sans leur avoir accordé un seul regard.

Paul la suivit des yeux tant qu'il put la voir, et dans son cœur une voix s'éleva, lui disait : "Sœur, sœur, je ne vous oublierai jamais !"

L'église était vide, lorsque Paul se retournant, se trouva soudain en face de sa mère. Il pâlit et fit un mouvement en arrière. La baronne de Mirville avait suivi son fils de très-bonne heure dans la matinée ; et, pendant toute la durée de l'office, elle avait surveillé avec attention jusqu'au moindre mouvement du jeune homme. Inutile de dire que son cœur ne se sentit pas d'aise, lorsqu'elle put être assurée que tout espoir de retour dans le monde était perdu pour Graziella ; le lecteur sait maintenant à

quoi s'en tenir par rapport au caractère de cette femme.

La baronne invita son fils à sortir et à la suivre. Tout stupéfait encore de la rencontre, Paul obéit à sa mère. La voiture de Mme de Mirville l'attendait à la sortie de l'hôpital. Sans avoir échangé un mot, nos deux personnes arrivèrent bientôt à l'hôtel qui, par les soins de Tom, avait pris un aspect tout-à-fait riant et animé. La baronne manifesta son étonnement à ce sujet, en des termes non équivoques de reproche.

— Ne faites pas de reproches à Tom, interrompit le jeune homme, il n'a fait que suivre mes ordres. J'espérais ramener ici aujourd'hui Mlle de Herlicum. Je m'étais trompé... Refermez tout, Tom, et que l'hôtel redevienne un tombeau, au lieu d'une maison nuptiale. Et vous, mère, venez, retournons au *Chant des Oiseaux*.

Le vieux serviteur regarda son jeune maître avec des yeux pleins de larmes, larmes si éloqu岸tes qu'elles se faisaient comprendre à première vue. Avant même que la baronne eût quitté l'hôtel, celui-ci était rentré dans le calme froid et sépulcral que Paul lui avait trouvé à son arrivée.

La voiture qui les emportait se dirigea du côté du Nord. Mère et fils étaient assis côte à côte, et ne disaient pas le moindre mot ; chacun de son côté suivait le cours de ses pensées. A une certaine distance de la ville, la mère rompit enfin ce pénible silence.

— Vous le voyez, Paul, dit-elle, il vous faut chasser de votre esprit ces souvenirs. Graziella était bien résolue à ne pas rentrer dans le monde.

— Je le déplore !

— Peut-être ce refus obstiné de sa part ne vous conduira-t-il que plus sûrement au bonheur, Paul, il y a tant d'autres femmes qui vous regardent avec amour, et qui seraient trop heureuses de vous rendre au double ce que vous croyez avoir perdu aujourd'hui ! — Et en disant ces mots, la baronne songe à Félicité, sans oser la nommer cependant.

Le jeune homme ne répondit pas ; sa mère continua :

— Bientôt le sentiment de compassion que vous éprouvez encore

pour cette malheureuse jeune fille, s'éteindra en vous. Vous acquerrez la conviction que c'était son bonheur, sa vocation, de suivre l'inspiration de son âme en se consacrant à la vie religieuse : tandis que vous êtes appelé à briller dans le monde, où notre noble souche répandra de plus en plus d'éclat autour d'elle. Voyez donc, mon enfant, voyez à vous gagner le cœur d'une femme qui soit plus digne de vous que cette jeune Graziella. Voyez à faire vous-même votre bonheur...

— Par un mariage d'argent, n'est-ce pas ? interrompit le jeune homme d'un ton sarcastique, en même temps qu'un sourire d'ironie plissait tristement ses lèvres.

— Par un mariage selon votre rang.

— Ne m'en parlez plus. Je suis trop bouleversé par tout ce que j'ai vu aujourd'hui, pour pouvoir m'occuper d'autres pensées. Ne me parlez plus de Graziella : respectez sa mémoire comme celle d'une morte à laquelle nous devons rendre les derniers honneurs, et qui a bien mérité que nous lui conservions dans notre âme un souvenir respectueux.

Ce furent les dernières paroles échangées entre eux jusqu'à leur arrivée au *Chant des Oiseaux*.

Dans les jours qui suivirent cette triste journée de Novembre, la baronne respecta la volonté de son fils : elle se tut. Cependant, elle espérait trouver bientôt une occasion de remettre sur le tapis ses projets favoris. Le temps lui vint ici en aide d'une manière surprenante : quelles émotions, en effet, ne finissent par s'oublier et s'user sous l'action du temps ! Chez les uns—doués d'une grande énergie de caractère, il faut des années pour oublier ; mais chez les autres, — et Paul doit être classé parmi ces derniers.— quelques mois, quelques semaines, quelques jours, hélas ! suffisent à effacer de leur esprit les impressions les plus profondes.

À mesure que les jours se passaient, la baronne reprenait sur l'esprit de son fils tout son empire. Il en vint, après quelques réflexions, à trouver lui-même quelque chose d'enfantin et de ridicule dans cet amour qui s'était révélé si soudainement. Ses jeunes amis l'avaient

plaisanté au sujet de son amour malheureux, comme ils disaient, et l'avaient comparé à une sorte de chevalier Toggenbourg (1). L'un d'entre eux n'avait pas même hésité à affirmer qu'il était, lui, trop homme blâsé pour aller se briser la tête contre la grille d'un couvent. Paul commença à se défier de lui-même, il se reposa bientôt plus que jamais sur sa mère, comme sur le meilleur guide, pour le conduire dans le chemin de la vie.

Mais nous avons anticipé sur notre récit ; rétrogradons ensemble jusqu'au jour où Graziella prononça ses premiers vœux.

Nous avons indiqué au lecteur la place que s'était choisie le vicomte Adalbert dans l'église. Le jeune homme assista à la cérémonie, le cœur d'autant plus brisé, qu'il avait conçu une vive et sincère affection pour Graziella, depuis le soir de la dernière fête chez la baronne. Lui aussi avait des larmes dans les yeux, et il quitta l'église dès que Graziella en fut sortie. Il se dirigea alors vers le premier pauvre qu'il aperçut, et lui donna une généreuse aumône en disant en son cœur : " Au nom de Graziella."

Il traversa plusieurs rues et s'arrêta enfin devant une petite maison d'apparence fort modeste, mais engageante pourtant, et qui semblait perdue dans la rangée de beaux bâtiments qui s'étendaient le long de la rue. L'air engageant de cette maisonnette provenait-il des fleurs que l'on voyait derrière les fenêtrures, ou bien de celles qui s'élevaient dans la petite boutique, à côté des corbeilles remplies de pommes, de poires, et d'autres fruits d'arrière-saison ? Est-ce la propreté qui la rend si attrayante ; ou bien la présence d'une jeune femme au visage pâle, mais plein de douceur, qui se montre de temps à autre dans la petite boutique ?

Nous sommes portés à croire que c'était le tout ensemble qui faisait remarquer la maisonnette en question.

Entrons-y un instant.

Traversons la boutique de fruits, nous arriverons dans une petite chambre bien propre et d'un aspect tout à fait antique. Il règne ici

(1) Voir la légende de Schiller.

une atmosphère de calme qui rafraîchit le cœur et le repose du tohu-bohu de la rue. On dirait presque la paix d'une chapelle rustique. Le sol en est pavé de carreaux rouges, parsemés de sable bien blanc ; la fenêtre, par où le soleil nous envoie un de ses rayons bienfaisants, se compose de petites vitres enchâssées dans du plomb, au milieu desquelles il s'en trouve quelques-unes colorés. Une vigne l'ombrage de ses festons jaunissants. A la muraille est suspendu un crucifix enfumé, orné d'une branche de buis bénit. Dans le foyer flambe un petit feu, qui procure une chaleur bienfaisante à un vieillard assis dans un fauteuil, et absorbé par la lecture de *Thomas à Kempis*.

Les habitants de la maisonnette où nous venons d'introduire le lecteur, étaient Jean Hartman, vieillard aux cheveux blancs, courbé sous le poids de ses soixante années ; et sa fille, dont nous avons aperçu dans la petite boutique le visage pâle et amaigri. La fille de Hartman n'avait pas vingt-cinq ans ; mais on voyait clairement qu'elle avait eu à endurer beaucoup de souffrances morales, ce que confirmaient encore les vêtements de son deuil de veuve.

(A continuer)

—000—

Maximes et Pensées.

Heureuse la vierge sans tache qui oublie le monde et que le monde oublie ! L'éternelle joie de son âme est de sentir que toutes ses prières sont exaucées, tous ses vœux résignés. Pour elle l'époux prépare l'anneau nuptial, pour elle de blanches vestales entonnent des chants d'hyménés ; c'est pour elle que fleurit la rose d'Eden, qui ne se fane jamais, et que les séraphins répandent les parfums de leurs ailes. Elle meurt enfin au milieu des harpes célestes et s'évanouit dans les visions d'un jour éternel !

POPE.

—000—

LES FIANCÉS,

ALEXANDRE MANZONI

TRADUCTION NOUVELLE

Max Desnoyers.

CHAPITRE XXVII (Suite.)

Revenu de son émotion, Renzo cherchait à se rappeler son itinéraire, lorsqu'il vit une troupe de malades que l'on conduisait au lazaret. Les supplications de ces infortunés, les imprécations des *monatti* remplissaient l'air d'une horrible clameur !... On voyait des mères avec leur nourrisson suspendu à leur cou... des enfants effrayés demandaient à grands cris leurs mères qui étaient sans vie sur le charriot... des femmes appelaient leurs époux... Mais parmi cette confusion il y avait des exemples de dévouement : des mères, des pères, des époux, des frères et sœurs accompagnaient ceux qui leur étaient chers... les encourageaient... même de jeunes enfants les suivaient en les consolant avec une fermeté bien rare dans un âge si tendre.

Au milieu de ces douloureux spectacles, notre voyageur avait le cœur agité par l'inquiétude... la maison où il se rendait était proche, et qui sait ?... parmi ces malheureux qu'on entraîne... Lorsqu'ils furent passés... il respira et demanda aux commissaires qui marchaient derrière le triste convoi la maison de don Ferrante.

—La première rue à droite et la seconde maison à gauche, lui fut-il répondu.

Il s'approcha avec un trouble croissant... mit la main sur le marteau de la porte... frappa... une fenêtre s'ouvrit... une femme se montre avec un air défiant.

—Signora, dit Renzo, est-ce ici que demeure, comme fille de service, une jeune villageoise, Lucia ?

—Elle n'y est plus... allez-vous-en ! dit la femme en se disposant à fermer la fenêtre.

—Un moment, par charité !... Elle n'y est plus... où est-elle ?...

—Au lazaret... Et elle va fermer.
—Un moment, pour l'amour de Dieu !... Au lazaret ! Avec la peste ?...

—Oui, est-ce nouveau ? allez vous-en !

—Oh ! malheureux que je suis !... Attendez... était-elle bien malade ?... Combien y a-t-il de temps ?...

Mais la fenêtre était fermée.

—Signora ! signora ! au nom de vos pauvres morts !...

Mais c'était comme s'il eut parlé au mur.

Renzo, désespéré, tout en continuant à garder machinalement dans sa main le marteau de la porte, regardait de côté et d'autre s'il ne verrait pas quelqu'un à qui il put demander des détails. Il n'aperçut qu'une abominable femme qui avait l'air de l'épier et levait les bras au loin comme pour appeler. Il voulut s'approcher et leva aussi les bras sur elle... elle poussait des cris effrayants.

—A luntore, à luntore ! Arrêtez-le !... A luntore !

—Qui ! moi ? s'écria Renzo. Ah ! vieille sorcière ! vieille menteuse !

Et il s'avança... mais le monde accourait de tous côtés... et en même temps la fenêtre de la maison où il avait frappé s'ouvrit et la personne qui lui avait fait un si triste accueil se mit à dire :

—Arrêtez-le... ce doit être un de ces coquins qui rôdent pour oindre les portes des honnêtes gens !

Renzo ne perdit pas son temps à répondre et vit que ce qu'il avait de mieux à faire était de se sauver. Donc il s'élança : écartant violemment un homme qui lui barra le passage... donnant un vigoureux coup de poing à un autre, il courut... Devant lui, la rue était libre... derrière lui, retentissaient les cris : " A luntore ! à luntore ! " et les pas se rapprochaient. Alors fou de rage, il saisit son couteau, dégaina, et se retournant vers la foule :

—Que celui qui a du cœur s'avance... Canailles !... Je réponds que je vais l'oindre avec ceci !

Alors il vit qu'ils s'étaient tous arrêtés en laissant des signes désespérés à d'autres furibonds qui accouraient... Renzo aperçut des chariots chargés de morts, et derrière eux des gens qui attendaient

que les chariots fussent passés pour tomber sur lui.

Pris entre deux feux, Renzo pensa avec raison que ce qui était un objet d'effroi pour les autres pouvait être pour lui une planche de salut : et rengainant son couteau il prit son élan et sauta sur le second chariot au milieu des morts, qui étaient moins à craindre pour lui que les vivants.

— Bravo ! bravo ! s'écrièrent les *monatti* qui conduisaient les chariots et ceux assis sur les tas de cadavres et buvant à même d'une grande bouteille qu'il se passaient de l'un à l'autre.

— Bravo ! c'est un beau coup ! Tu es venu te mettre sous la protection des *monatti*... c'est comme si tu étais dans une église.

Les ennemis de Renzo s'obstinèrent à crier, bien qu'ils fussent à distance, en faisant des gestes menaçants.

— Laissez-moi faire, dit un *monatto*.

En prenant sur un cadavre un linge dégoûtant il le secoua vivement sur la foule en disant :

— Attendez, attendez, canailles !

A cette vue, tous s'enfuirent... Les *monatti* poussèrent un hurlement de triomphe.

— Ah ! ah ! dit l'un d'eux en riant, tu vois si nous savons protéger les honnêtes gens !... Un seul de nous vaut mieux que cent poltrons.

— Certes, je puis dire que je vous dois la vie, répondit Renzo ; je vous remercie de tout mon cœur.

— De quoi donc ? répondit le *monatto* : tu le mérites ; on voit que tu es un bon garçon... tu fais bien d'ôindre cette canaille... Extermine tous ces coquins qui ne valent quelque chose que quand ils sont morts... et qui, pour nous récompenser du métier que nous faisons pour eux, disent qu'après la peste ils nous feront pendre... Ce sont eux qui finiront avant la peste... et les *monatti* resteront seuls à chanter la victoire et à se réjouir à Milan !...

— Vive la peste ! et meure la canaille ! s'écria l'autre.

Et il porta la bouteille à sa bouche, la tenant à deux mains, il y but à longue gorgées, et la passa après à Renzo :

— Bois à notre santé, dit-il.

— Je vous la souhaite de grand cœur, dit Renzo, mais je ne suis pas en train de boire dans ce moment !

— Tu as eu une belle peur, à ce qu'il paraît, reprit le *monatto* : tu m'as l'air d'un pauvre homme... il en faut d'autres que toi pour faire l'untore.

— Donne-moi la bouteille, dit un de ceux qui marchaient à côté du chariot : je veux aussi boire à la santé du patron qui se trouve en si belle compagnie, si je ne me trompe, dans cette belle caressée. — et avec un sourire atroce il montrait le chariot qui précédait celui où était le pauvre Renzo.

Il fit un salut dérisoire, et reprit en regardant un cadavre dont la tête pendait jusque sous les roues :

— Vous permettez, seigneur, qu'un pauvre *monatto* goûte le vin de votre cave ? Voyez... on fait une vie !... C'est nous qui vous avons mis en carosse pour vous conduire à la campagne... Le vin vous fait mal, à vous seigneur !... mais les *monatti* ont bon estomac !

Et au milieu des rires de la compagnie il prit la bouteille et jetant sur Renzo un coup d'œil de compassion méprisante il ajouta :

— Il faut que le diable avec lequel tu as fait pacte soit bien jeune, car sans nous il ne t'aurait guère aidé !

Et il but au milieu de nouveaux applaudissements.

— Et nous ? et nous ? crièrent plusieurs voix venant des conducteurs de chariots.

Le coquin leur passa la bouteille et lorsqu'elle fut vidée on la jeta sur le pavé en criant :

— Vive la peste !

Puis ils entamèrent une infame chanson.

Au détour d'une rue, Renzo reconnu les lieux. Il était sur le Cours, près de la porte Orientale, où quinze mois auparavant il était venu si doucement pour s'en retourner si vite !... Un des *monatti* sauta au bas du chariot sur lequel était Renzo. Celui-ci le suivit en disant :

— Je vous remercie de votre charité. Dieu vous la rendra !

— Va, va, pauvre petit untore ! ce n'est pas toi qui dépeupleras Milan ! lui répondit le *monatto*.

Par bonheur, personne ne pas-

sait et Renzo put s'avancer vivement sur le pont... Il voit le couvent des Capucins, et enfin il est prêt du lazaret !...

Il franchit la barrière de la ville et a devant les yeux une scène dont les horreurs sont indescriptibles !...

Ce ne sont d'abord que troupes de malades entrant au lazaret... Ceux auxquels les forces manquent s'assoient au bord du fossé qui suit les murs du lazaret ; d'autres privés de raison, orrent à l'aventure... un autre rit comme s'il assistait à un spectacle enchanteur... un autre chante à gorge déployée une romance sentimentale...

Renzo avait à peine fait quelques pas qu'une rumeur extraordinaire s'éleva... on entend des voix lointaines qui crient :

— Gare ! gare ! arrêtez-le !

Et l'on voit un grand cheval monté par un frénétique qui, à force de coups de poing sur le dos et de coups de talons dans le ventre lui a fait prendre le mors aux dents... Les *monatti* courent derrière pour le rattraper. Et tout cela se perd dans un nuage de poussière.

Notre pauvre Renzo, brisé de fatigue, se présente au lazaret... il entre... et reste un instant immobile sous le portique.

CHAPITRE XXVIII.

Que le lecteur s'imagine l'enceinte du Lazaret encombrée de baraques de chariots et de seize mille pestiférés. Les galeries de droite et de gauche étaient pleines de malades et de morts gisant pêle-mêle sur la paille. Puis, de toutes parts, les allées et venues des convalescents, des frénétiques et des infirmiers.

Tel fut le spectacle devant lequel Renzo s'arrêta comme un homme qui ne peut plus surmonter l'émotion qui le gagne. Mais bientôt, reprenant courage, il s'avança vers la chapelle qui formait, comme on le sait, le centre du lazaret. De là jusqu'à l'autre porte était une allée sans baraques d'où l'on était en train d'écarter des chariots qui y étaient remisés.

Renzo s'engagea dans l'allée de droite, allant de baraque en baraque, regardant l'intérieur de cha-

cune. Il s'aperçut alors qu'il était dans le quartier des hommes ; aucun indice ne pouvait lui faire supposer où était le quartier réservé aux femmes. N'osant demander aucun renseignement, il continuait sa pénible inspection en promenant ses regards attristés sur tant de maux !..

L'état du ciel ajoutait encore à l'horreur de ces images. De gros nuages amoncelés obscurcissaient le soleil... l'air était brûlant... l'on entendait au loin le grondement sourd du tonnerre... Le feuillage des arbres était immobile, le vol des hirondelles rasait la terre... tout faisait présager une tempête.

Renzo avait déjà parcouru sans fruit le labyrinthe des baraques, lorsqu'il crut entendre des cris d'enfants mêlés à des bélements d'animaux... Guidé par le bruit, il arriva à une clôture, et, mettant son œil à une fente entre les planches, il vit une infirmerie d'enfants. Des enfants au maillot étaient couchés à terre sur de petits matelas... des nourrices et d'autres femmes les soignaient, et plusieurs chèvres concouraient à ces touchantes fonctions. Ces bonnes bêtes présentaient leurs mamelles à ces malheureux petits êtres. Elles accouraient au cri des nourrissons et se plaçaient de manière qu'ils pussent facilement saisir leur pis.

Renzo, après avoir admiré l'instinct de ces jolis animaux, allait rebrousser chemin, lorsqu'une apparition soudaine frappa sa vue... un capucin venait de passer parmi les baraques... C'était l'allure du père Cristoforo... Renzo court... il finit par apercevoir le capucin qui entrait dans une cabane, en ressort une minute après avec une écuelle. S'assit sur le pas de la porte, fait le signe de la croix sur l'écuelle et se met à manger... Plus de doute... c'est le père Cristoforo !..

L'histoire du bon père, depuis que nous l'avons perdu de vue, peut se raconter en quelques mots. Il n'avait pas quitté Rimini. Mais quand la peste avait éclaté à Milan il avait demandé avec instance à y revenir pour servir et assister les pestiférés, trouvant là l'occasion de donner sa vie pour son prochain, ainsi qu'il l'avait toujours désiré. L'oncle comte était mort, et d'ailleurs on avait plus besoin d'infirmiers

que d'hommes politiques ; le père obtint donc facilement de venir au lazaret, où il était depuis trois mois.

La joie de Renzo, en le revoyant, fut obscurcie par la douleur qu'il éprouva en constatant quel changement s'était opéré dans la personne du religieux !..... il était voûté... affaissé... son visage était maigre et défait... son corps succombait sous les fatigues et la souffrance.... l'âme seule le soutenait.

—Oh ! père Cristoforo ! dit le jeune homme.

—Toi ici ! s'écria le religieux en posant son écuelle à terre et en se redressant.

—Comment vous portez-vous, père ? Comment vous portez-vous ?

—Mieux que tant de pauvres gens que tu vois ici, dit le père d'une voix faible et cassée, comme tout semblait l'être en lui ; son œil seul avait conservé sa vivacité et même brillait plus que par le passé, car la charité élevait son âme aux plus sublimes régions à mesure qu'il approchait de sa fin, et faisait rayonner dans son regard un feu ardent et pur.

—Mais toi, poursuivit-il, comment es-tu ici ? Pourquoi venir affronter la peste ?

—Je l'ai eue, grâce au ciel... Je viens tâcher de trouver Lucia !

—Lucia ? Lucia est ici ? demanda le père.

—Elle y est... du moins j'espère qu'elle y est encore !

—Est-elle ta femme ?

—Oh ! cher père ! non, elle n'est pas ma femme.... Vous ne savez donc pas ?...

—Mon fils, depuis que Dieu m'a éloigné de vous, je n'ai plus rien su... Mais, maintenant qu'il t'envoie, je puis dire que je désire apprendre quelque chose... Mais... et ton bannissement ?...

—Vous savez donc ce qu'on m'a fait ?

—Mais qu'as-tu fait toi-même ? dit le père.

—Écoutez, père, si je disais que j'ai eu du jugement à Milan certain jour... je mentirais... mais pour avoir commis une mauvaise action, non, non...

—Je te crois... Je le croyais avant de t'avoir vu.

—A présent, père, je puis tout vous dire.

—Attends, dit le père Cristoforo, et, sortant de la cabane, il appela : "Père Vittore" ! Parut un jeune capucin.

—Père Vittore, faites-moi la charité de garder nos pauvres malheureux... Si quelqu'un me demande, appelez-moi... principalement celui que vous savez... alors avertissez-moi de suite... par charité !

—Soyez sans crainte, dit le jeune religieux.

Et le père Cristoforo revenant à Renzo :

—Entrons ici, dit-il. Mais tu me paraîs bien fatigué, tu dois avoir besoin de nourriture ?

—C'est vrai, dit Renzo, vous m'y faites penser... Je n'ai pas encore mangé aujourd'hui.

—Attends, dit le Père ; et, prenant une écuelle, il alla la remplir à une grande marmite qui bouillait dans la cheminée ; puis il la donna à Renzo avec un verre de vin, et le faisant asseoir sur une pailasse qui lui servait de lit, il s'assit à côté de lui en continuant de manger sa soupe.

—Oh ! père Cristoforo ! dit Renzo, est-ce bien à vous de faire ces choses ?... Oh ! je vous remercie de tout mon cœur !

—Tu n'as pas à me remercier, dit le père, c'est le bien des pauvres... mais tu es un pauvre en ce moment... Maintenant raconte-moi ce qui est arrivé..... mais sois prompt... car le temps presse, et, tu le vois, la besogne ne manque pas...

Renzo raconta les aventures de la pauvre Lucia... puis les siennes... Il raconta sa fuite du pays jusqu'au jour où, à la faveur du trouble causé par la peste, il y était revenu et n'avait pas trouvé Agnèse... et comment il avait su que Lucia était au lazaret...

—Et me voici... me voici, la cherchant... venant voir si elle est encore en vie... si elle voudra encore de moi... car quelquefois...

—Mais, demanda le religieux, as-tu quelque indice sur l'endroit où elle est placée ? sur le moment où elle est venue ici ?

—Aucun, cher Père... Je ne sais rien... si ce n'est qu'elle est ici... si par la grâce de Dieu elle y est encore !

—Ah ! pauvre garçon ! mais

quelles recherches as-tu faites jusqu'à présent ?...

—J'ai été partout, Père, mais je n'ai vu que des hommes... J'ai pensé que les femmes étaient à part... Vous m'indiquerez l'endroit, cher Père ?

—Ne sais-tu pas, mon enfant, que l'entrée en est prohibée aux hommes qui n'y ont pas un devoir à remplir ?

—Ah ! que peut-il m'arriver, Père ?

—La règle en est juste et sainte, mon enfant, mais ton intention est bonne et je suis certain que Dieu bénit ton affection persévérante à vouloir retrouver la personne qu'il t'avait donnée... et qu'il ne regardera pas comme une faute ce qu'il y a d'irrégulier dans ta manière de la chercher ici. Rappelle-toi seulement que nous aurons à rendre compte l'un et l'autre de ta conduite en ce lieu... non pas aux hommes, sans doute, mais à Dieu. Viens !

Et il se leva en même temps que Renzo. Celui-ci en écoutant le père s'était promis de ne pas lui parler du vœu de Lucia ; car, se disait-il, si le père savait cela, il ferait encore plus de difficultés... Si je la trouve, il est toujours temps de traiter ce sujet... sinon, à quoi bon ?

Le père Christoforo reprit :

—Celui qui gouverne le lazaret, notre père Felice, mène aujourd'hui dehors pour faire une quarantaine ailleurs le peu de personnes qui ont pu guérir... Tu vois cette chapelle ?—Et il leva sa main amaigrie et tremblante vers la petite chapelle, qui était déjà entourée de misérables de toute sorte...—C'est là qu'ils vont se réunir pour sortir en procession par la porte où tu es entré.

—Ah ! c'est pour cela qu'on déblaie la voie ?

—Précisément. Tu as sans doute entendu la cloche ?

—Je l'ai entendu une fois, cher père.

—C'était le second coup... au troisième ils vont s'assembler... le père Felice fera un petit discours, et l'on partira... Trouve-toi là... place-toi derrière le monde et regarde... regarde si elle est parmi ceux qui sortent... Si Dieu n'a pas permis qu'elle y soit... voici (il

leva main vis-à-vis de lui) le quartier assigné aux femmes... tu verras une cloison qui sépare ce quartier de celui où nous sommes... Cette cloison a des lacunes... il te sera facile de la franchir... on ne te dira sans doute rien... Cependant si on te faisait quelque objection, tu diras que le père Cristoforo te connaît et qu'il répond de toi... Cherche-la avec confiance et résignation... car ce n'est pas peu de chose ce que tu essaie de trouver ici !... tu demande une personne vivante au lazaret !... si tu savais que de fois j'ai déjà vu se renouveler ce pauvre peuple ! que de malheureux j'ai vu emporter !... combien peu j'en ai vu sortir !... Va, mais prépare-toi au sacrifice s'il le faut !...

—Oui, interrompit Renzo dont la physionomie s'était troublée, oui, je comprends... Je chercherai dans un endroit... dans un autre... et puis en long... en large... dans tout le lazaret... et si je ne la trouve pas...

—Si tu ne la trouve pas, dit le père en regardant le jeune homme avec un air sérieux et interrogateur.

Mais Renzo dont l'irritation s'était réveillée, reprit :

—Si je ne la trouve pas... j'en trouverai quelque autre à Milan... ou dans son infâme château... au bout du monde... ou chez le diable... je le trouverai, ce brigand qui nous a séparés ! ce scélérat sans lequel depuis vingt mois Lucia serait ma femme !... Si nous étions destinés à mourir... au moins nous serions morts ensemble... S'il vit encore, lui, je le trouverai !...

—Renzo ! dit le religieux en saisissant le bras du jeune homme et en le regardant sévèrement.

—Et si je le trouve, reprit Renzo aveuglé par la colère, si la peste n'en a pas fait justice... ce sera moi qui la ferai la justice !...

—Malheureux ! s'écria le père Cristoforo d'une voix éclatante, malheureux !—Et sa tête s'était relevée, ses joues étaient colorées et le feu de ses yeux était pénétrant et terrible.—Regarde, malheureux !—et sa main montrait les douloureuses scènes qui s'offraient de toute part à la vue...—regarde quel est celui qui châtie ! celui qui

juge et qui n'est pas jugé ! Et toi, ver de terre, tu veux te faire justice ?... Va, malheureux, retire-toi !... J'espérais... oui, j'espérais qu'avant ma mort Dieu m'accorderait la consolation de voir ma pauvre Lucia vivante... que je l'entendrais me promettre de venir faire une prière sur ma fosse... Va, tu m'as ravi cette espérance... Dieu ne l'a pas laissé sur terre pour toi !... et tu n'as, certes, pas l'audace de te croire digne d'être consolé par Dieu !... Il aura pitié d'elle, parce qu'elle est de ces âmes auxquelles sont réservées les consolations éternelles... Va, je n'ai plus de temps pour toi ! Et il rejeta le bras de Renzo et se dirigea vers une cabane de malade.

—Ah ! père, disait Renzo en le suivant d'un air suppliant, me quitterez-vous ainsi ?

—Comment ! reprit le capucin d'une voix toujours sévère, prétendrais-tu que je dérobasent un temps précieux à ces malheureux qui attendent de moi le pardon de Dieu, pour écouter tes odieux projets de vengeance ?... Je t'ai écouté lorsque tu me demandais aide et consolation. Je me suis retiré à la charité pour la charité... Mais tu as la vengeance dans le cœur... Que veux-tu de moi ?... Va-t'en !... J'ai vu mourir ici des offensés qui pardonnaient... des offenseurs qui gémissaient de ne pouvoir s'humilier devant ceux qu'ils avaient offensés... J'ai pleuré avec les uns et avec les autres... mais avec toi... qu'ai-je à faire ?...

—Ah ! je lui pardonne, s'écria Renzo, je lui pardonne sincèrement... Je lui pardonne pour toujours !

—Renzo, combien de fois lui as-tu pardonné ? dit le religieux avec un calme triste...

Et ne recevant pas de réponse, il reprit d'une voix sourde :

—Tu sais pourquoi je porte cet habit ?...

Renzo hésitait.

—Tu le sais, dit le vieillard.

—Je le sais, répondit Renzo.

—Moi aussi, Renzo, j'ai connu la haine... moi qui te reprends pour une pensée, une parole... et l'homme que je haïssais de toute mon âme... je l'ai tué !...

—Oui, mais c'était un coquin un de ceux...

—Tais-toi, interrompit le père Cristoforo ; crois-tu que s'il existait une bonne raison pour me justifier... je ne l'eusse pas trouvée depuis trente années?... Ah ! si je pouvais mettre dans ton cœur le sentiment que j'ai toujours eu dans le mien depuis mon crime, que j'ai encore pour cet homme que j'avais haï... si je le pouvais, moi... mais Dieu le peut, lui !..... Qu'il le fasse !..... Ecoute, Renzo, Dieu t'aime plus que tu ne t'aimes toi-même... Tu as pu méditer une vengeance... mais lui a assez de force pour t'empêcher de l'effectuer... Il te fait une grâce dont un autre, hélas ! fut indigne !... Tu sais, bien des fois tu l'as dit... qu'il peut arrêter le bras de l'opresseur... mais, sache-le, il peut arrêter le bras de l'homme vindicatif !... Et parce que tu es pauvre... parce que tu es offensé, crois-tu qu'il ne puisse défendre contre toi un être qu'il a créé à son image?... crois-tu qu'il te laissera faire ta volonté?... Non. Mais sais-tu ce que tu peux faire ? Tu peux, par le sentiment que tu as dans ton cœur, éloigner de toi sa bénédiction !... Car de quelques manières que les choses se passent pour toi... quel que soit ton sort... sois assuré que tout y sera châtiement tant que tu n'auras pas pardonné, tant que tu n'auras pas dit : Je lui pardonne !...

—Oui .. oui, s'écria Renzo tout ému, je sens que je ne lui aurais jamais pardonné. Je sens que j'ai parlé comme un être sans âme, et non comme un chrétien... Mais maintenant, avec la grâce de Dieu, c'est du fond du cœur que je lui pardonne !..

—Et si tu le voyais ?

—Je prierais Dieu de me donner la patience et de lui toucher le cœur !

—Te rappelleras-tu que le Seigneur ne nous a pas seulement dit de pardonner à nos ennemis, mais encore de les aimer?... te rappelleras-tu qu'il a aimé celui-là jusqu'à mourir pour lui ?

—Oui, avec l'aide de Dieu, dit Renzo.

—Eh bien ! viens avec moi, — Tu as dit : Je le trouverai : tu le trouveras. Viens, et tu verras contre qui tu pouvais conserver de la haine... à qui tu pouvais désirer

du mal... sur quelle vie tu voulais faire le maître !

Et, pressant la main de Renzo, le père Cristoforo se mit en marche... il s'arrêta à la porte d'une cabane et, fixant avec attendrissement le visage de Renzo, il le fit entrer avec lui.

La première chose que celui-ci vit fut un malade en convalescence assis sur son lit, et qui regarda le père en lui faisant un signe négatif en désignant un autre malade. Le père baissa tristement la tête... Puis Renzo vit trois ou quatre autres malades... et il remarqua celui qu'avait désigné au père le convalescent... sur lui était étendue une cape de gentilhomme... Renzo recula d'un pas... il reconnaissait Rodrigo !... Mais le religieux le retint en lui serrant la main tandis qu'il étendait son autre main vers le misérable qui gisait immobile, les yeux ouverts sans regard... le visage couvert de taches noires et les lèvres enflées... Vous eussiez dit un cadavre, si une violente contraction n'eût signalé une vie tenace... Sa poitrine oppressée se soulevait... il pressait son cœur avec ses doigts crispés, livides et noirs à leur extrémité.

—Tu vois ! dit le père en baissant la voix... ce peut être châtiement, ce peut être miséricorde... Le sentiment que tu éprouveras pour cet homme qui t'a offensé... Dieu que tu as offensé l'aura pour toi à ton dernier jour !... Bannis-le cet homme... et tu seras béni... Depuis quatre jours, il est là sans donner aucun signe de son existence que les convulsions de la douleur !... Peut-être le Seigneur est-il prêt à lui accorder une heure de retour... Mais il veut être prié par toi !... Peut-être veut-il être prié par cette pauvre innocente... Peut-être réserve-t-il sa grâce à la prière d'un cœur affligé, mais résigné. Peut-être le salut de cet homme et le tien dépendent-ils de toi, d'un sentiment de pardon... de compassion, d'amour, qui naîtra dans ton cœur !...

Il se tut, baissa la tête sur ses mains jointes et pria... Renzo fit de même. Ils étaient encore dans cette attitude, quand le dernier coup de cloche retentit. Tous deux alors sortirent,

— Va maintenant, dit le père, va... prépare-toi à recevoir une grâce ou à accepter un sacrifice... prépare-toi à louer Dieu, quel que soit le résultat de tes recherches... Viens m'en rendre compte, nous le louerons ensemble !...

Et sans rien ajouter ils se quittèrent. L'un retourna d'où il venait, l'autre se dirigea vers la chapelle, qui était à une centaine de pas de la cabane qu'il venait de visiter.

(A continuer)

— 000 —

UN ECHO DE LA FRANCE.

Les Canadiens.

Les hardis coureurs de prairies
Que rien ne pouvait effrayer !
Ni les cris de l'ours en furie,
Ni les sentiers à se frayer
Parmi les bois pleins de mystère
Que nul avant eux ne sonda.
Ni les régiments d'Angleterre
Dieu protège le Canada !

Avec leurs frères les sauvages
On les voyait à l'unisson
Danser sur les bords des rivages
Ou fredonner quelques chansons
Ou réunis dans la bataille
Le jour où le canon gronda
Fraterniser sous la mitraille,
Dieu protège le Canada.

Au coin du feu les Canadiennes
Faisaient les yeux doux aux Indiens,
De l'autre côté les Indiennes
Teudaient la bouche aux Canadiens.
Voilà comment en Amérique
Le plus beau peuple se fonda,
Le plus gai, le plus héroïque !
Dieu protège le Canada.

C'étaient de vrais Français de la France,
Montrant à l'appel des amours
Autant de cœur et de vaillance,
Qu'à celui des brillants tambours.
Sous une éblouissante ceillade,
Jamais Canadien ne bouda,
Pas plus que sous la fusillade
Dieu protège le Canada.

Quand l'Anglais planta ses bannières
Avec le léopard royal,
Sur les vieux murs des Trois Rivières,
De Québec et de Montréal,
Que la France rendit les armes
Et le cœur navré les céda
Ils répandirent bien des larmes !
Dieu protège le Canada.

Salut à vous, race sublime,
Fiers bateliers du Saint Laurent
Qui chantez gaiment sur l'abîme
Et qui fumez sur le torrent ;
Je suis du pays de vos pères,
Celui d'où Champlain aborda ;
Dieu vous donne des jours prospères,
Et protège le Canada !

LÉON BANAT.

Archéologie

UNE CAVERNE !

ST-PAUL DE JOLIETTE

I
Il existe en haut de St-Paul de Joliette une excavation que la voix populaire a nommée "Trou de Fée." Les terrains qui en environnent l'orifice sont de calcaire. Ici et là on voit des restes de vieux fourneaux à chaux.

La rivière du Lac Ouareau s'élance sur une pente rapide à travers le roc vif à 30 pieds plus bas. Les rives qui semblent d'une seule pierre laissent croître pourtant à travers les fissures quelques cèdres amaigris.

Depuis longtemps on me parlait de ce "Trou de Fée," et je souhaitais la vacance pour pouvoir le visiter. J'ai cru faire plaisir à mes confrères et aux amis de la géologie en l'examinant au point de vue de la science et de la curiosité.

II

L'ouverture, qui est à 30 pieds au-dessus du niveau de l'eau, et qui a environ 2½ pieds de diamètre, est taillée dans le roc vif et a 5 pieds de profondeur. On se précipite dans cet entonnoir; c'est là qu'il faut abaisser sa grandeur pour pénétrer dans le redoutable asile de la fée : car l'entrée ne dépasse pas 18 pouces de haut.

Quand on s'est traîné à peu près quatre pieds on peut se redresser à demi... Un frémissement s'empare instinctivement de nous... à six pieds sous terre, en face d'un immense conduit humide et noir... et ce silence de tombeau qui n'est troublé que par le bruit de la chute de quelques gouttes d'eau que l'écho augmente fortement.

La voûte qui nous recouvre porte 20 pieds sur 18, de roc vif et noir, et n'est soutenu que sur ses quatre coins.

La lumière du jour pénètre quelque peu par la côte de la rivière, à

travers quelque cailloux roulés et disséminés dans le premier amphithéâtre.

La voûte est de même niveau jusqu'à à peu près 50 pieds, tandis que le bas est en pente, ce qui permet à mesure que l'on avance dans l'intérieur de se redresser bientôt complètement.

III

C'est une magnifique voûte travaillée avec temps et mesure. Elle est d'une seule pierre, sillonnée dans toute sa longueur en lignes de saillies d'un quart de pouce de distance. Ce roc est un composé d'argile, d'ardoise, de quartz et de silex, recouvert de donomie, c'est-à-dire de carbonate de chaux et de magnésie. L'eau semble sortir de tout ce rocher et l'humecte dans toute sa grandeur pour tomber ensuite avec fracas. Toutes ces pierres portent notablement l'empreinte de l'érosion.

Au bout de la première chambre, qui mesure 60 pieds de long sur 6 de large et 42 de haut, se trouve une magnifique source qui s'infiltrait, il y a quelques années, à travers le rocher, mais qui est maintenant interceptée.

L'eau, pourtant, a mouvement, mais presque insensible. Cette source nous empêche de pénétrer dans la deuxième chambre, car là, encore, il faut se courber profondément, vu que l'arcade d'entrée n'a que 2½ pieds de haut. On a pu examiner trois chambres d'une grande dimension, il y en a encore d'autres, mais l'air y manque au point qu'une chandelle s'éteint.

IV

J'invite les amateurs des sciences géologiques à venir étudier d'eux-mêmes ces caprices de la nature, et nous expliquer la formation de ce dédale, fait, ce me semble, par un courant d'eau à travers une tendre argile, recouverte d'une voûte très dure.

Votre dévoué etc.,

S. L.

St Paul de Joliette.

LES RUINES

COUVENT DES ARENES,

A PARIS.

La commission des arènes s'est réunie sur le terrain de la rue Navarre. Etaient présents : MM. Henri Martin, président ; Léon Renier, Deloche, Ferdinand Delaunay, Duseigneur, du Clenzion, de Ménorval, etc.

Sous la direction d'un membre de la commission, M. Ruprich Robert, M. Duseigneur a fait procéder au déblayement de la grande entrée, longue d'environ 35 mètres, large de 6, qui descend par une pente assez prononcée vers l'arène. Les restes des murs encore debout sont imposants et atteignent une hauteur de 3 à 4 mètres.

Il s'agit maintenant de procéder au déblayement de l'arène et des gradins. Il y a là une quantité énorme de terres provenant des tranchées ouvertes précédemment, sans compter une épaisseur de 6 mètres environ de terrain rapporté. Le travail sera long et coûteux.

On peut dès maintenant se rendre compte de l'effet que produira l'aspect des ruines. La grande entrée forme un couloir imposant par lequel le visiteur descendra dans l'arène. A gauche, il aura les débris des gradins s'étagant vers le niveau supérieur du sol de la rue Monge ; devant lui, le demi-cercle formé par le mur enseignant l'arène (*podium*), et à droite, dans la direction du Jardin des Plantes, le plan de la scène rendu très saisissable par les substructions.

Les fouilles n'ont produit aucune trouvaille d'antiquités qui mérite d'être signalée. Mais les chapiteaux, les fûts de colonnes, les divers débris de sculpture provenant des Arènes, et conservés au musée Carnavalet, achèvera de donner une idée du monument le plus ancien que nous connaissons à Paris, puisqu'il date du temps d'Adrien.

Corbeille Poétique.

[Pour l'Album des Familles.]

L'Hirondelle du Dome.

STANCES DÉDIÉES A

M. L'abbé J. H. DORION.

CURÉ D'YANACHICHE.

Un soir je vis une hirondelle
Descendre du haut du ciel bleu,
Et s'élançer à tire-d'aile
Sous les arcades du saint lieu.

Depuis ce jour, tous les dimanches,
D'un vol silencieux, léger,
Sous les belles coupoles blanches
Je la vois toujours voltiger.

Au souffle de la brise fraîche
Le seuil de l'Eglise est ouvert ;
Petit oiseau, qui donc t'empêche
De retourner au vallon vert ?

Si tu veux revoir la colline
Déployer ses derniers atours,
Hâte-toi, septembre décline :
Voici le dernier des beaux jours.

N'entends-tu pas dans la campagne
La nuit, quand les cieux sont dé-
[serts,

Les cris perdus de ta compagne
Qui te cherche en vain par les airs.

Viens, dit-elle, quitte ce temple :
Tremblante, inquiète, j'attends.
Oh ! viens ! nous ferons route en-
[semble
A la poursuite du printemps.

Poussant son dernier cri d'alarme,
Le rossignol a pris l'essor ;
Dis-moi, quel mystérieux charme
A ce dôme l'enchaîne encore ?

Inclinant leur tête pâlie,
Les dernières fleurs vont mourir ;
Viens ! sous le ciel de l'Italie
Les citronniers vont refleurir.

Est-ce l'éclat de ces peintures
Qui captiva tes yeux ravis ?
Les murs, les piliers, les sculptures
De ces magnifiques parvis ?

A Venise, à Rome, à Sienne,
De mille temples sans pareils,
Dans notre course aérienne,
Nous verrons les clochers vermeils

Des cathédrales florentines
Connais-tu l'éclatant décor ?
Leur vitrail, leurs fresques divines,
Leurs vieilles mosaïques d'or ?

Tournaat nos ailes abattues
Vers leurs clochetons de granit :
Sous le manteau de leurs statues
Nous irons bâtir notre nid.

Si ton humeur aventureuse
Entraîne ton vol et ton cœur
Vers une rive plus heureuse,
Avec toi j'y vole ma sœur.

Par delà vallons et collines,
Volons jusqu'aux bords enchan-
[teurs
Où Naples mêle aux mandolines
Le chant joyeux de ses chanteurs.

Nous choisirons le mur tranquille
De ce palais où vers le soir
Une charmante jeune fille
Au clair de lune vient s'asseoir.

Elle est belle, pieuse, bonne ;
Sous le chevrefeuille fleuri
Qui voile sa blanche madone
Nous trouverons un sûr abri.

Vainement la pauvre appelle :
Ses cœurs se perdent dans la nuit,
A travers l'obscur chapelle
La captive glisse sans bruit.

Hier près des anges de pierre
Qui soutiennent les bénitiers,
Je vis la pauvre prisonnière
Tomber expirante à mes pieds.

ENVOI.

Pieux artiste, dont la main
Traça les gracieuses lignes
De ces belles coupoles, dignes
Du plus beau monument romain,

L'éclat de ton temple est si doux,
Que l'âme surprise, ravie,
Oubliant un moment la vie,
Voudrait y mourir à genoux.

NÉRÉE BEAUCHEMIN.

— 000 —

A LA VIERGE MARIE.

Qui pourrait chanter tes louanges,
Vierge qui conçoit le Sauveur !
Vous seuls, purs esprits, chœur des
[anges
Pouvez célébrer sa grandeur.

Qui peut percer le sanctuaire
De tes vertus et de ta foi !
Quel mortel assez téméraire
L'oserait tenter sans effroi !

— 000 —

[Pour l'Album des Familles]

LE CHRIST DE L'AMBI,

ou

Mystère de la vocation religieuse

AU XIX^e SIÈCLE.

Qui donc es-tu, figure austère,
Qui m'apparus dans le berceau,
Couvrant des plis de ton manteau
L'osier que balançait ma mère ?

Qui donc es-tu, toi qui plus tard
Visitais mon adolescence,
La consolant par ta présence,
La fascinant par ton regard ?

Dans l'humble alcôve du collège
Où je faisais des songes d'or.
Je te voyais venir encor
Suivi d'un rayonnant cortège.

Tu me disais : " L'affection
" Que tu rêves, et ses caresses,
" Et ses plaisirs, et ses ivresses
" Ne sont, enfant, qu'illusion.

" L'amitié n'est pas de ce monde,
" Le bonheur n'est point ici-bas ;
" Et cette terre sous tes pas
" N'étale qu'une fange immonde.

" Vois-tu debout, à mon côté,
" Cette virginale phalange :
" L'Obéissance aux ailes d'ange,
" La Chasteté, la Pauvreté ?

" Et ce doux et tendre génie
" Qui s'appelle le Dévouement,
" Et qui partout verse en passant
" Des flots de lumière et de vie ?

" Vois-tu cet autre enfant du Ciel ?
" Il se nomme le Sacrifice,
" Et boit à longs traits un calice
" Écumant d'absinthe et de fiel.

" Et cet autre aux ailes de flammes,
" L'éperdu dans un divin transport,
" Qui brave tout, même la mort,
" C'est le Zèle, l'amour des âmes.

" Voilà les astres radieux
" Dont brillera ton existence.....
" Et moi, je suis ta récompense,
" Tu me retrouveras aux cieux. "

Alors penché vers cette couche
Que hantaient de jeunes ennuis,
Tu déposais, au sein des nuits,
Un chaste baiser sur ma bouche ;

Et me laissant à mon bonheur,
Tu t'effaçais dans un nuage.....
Mais moi, je gardais ton image
Imprimée au fond de mon cœur.

Qui donc es-tu, divin fantôme
Qui n'as de pourpre qu'un lambeau,
Et qui portes un vil roseau
Pour insigne de ton royaume ?

Quand je suivis sur le Carmel
Cet Isaac des jours antiques
Qui chargeait ses mains héroïques
Du glaive et du bois de l'autel ;

Puis, comme Aaron, oint par le chrême,
Et vêtu de l'ephod sacré, [me,
Quand je franchissais le degré
Qui conduisait à l'autel même.

Toujours la même vision
Soudain se montrait à ma vue,
Versant dans mon âme éperdue
Des flots d'indicible onction.

Dans mon sommeil, dans mes études,
Toujours j'entends sa douce voix ;
Si j' m'enfonçai dans les bois,
Elle est au fond des solitudes.

Si pour embaumer mon loisir
Je cueille des lis ou des roses,
Au sein des fleurs à peine écloses
C'est son œil que je vois s'ouvrir.

Qui donc es-tu, figure austère,
Qui m'a suivi dès le berceau,
Couvrant des plis de ton manteau
Ma jeunesse et ma vie entière ?

Je suis le Roi de l'Univers,
De l'Univers qui me bafoue,
Qui veut m'écraser dans la boue,
Pour suivre ses instincts pervers.

Je suis le Christ qui donne à l'âme
La paix, le bonheur et l'amour,
Et que néanmoins chaque jour
On appelle du nom d'infâme.

Eloigné du conseil des rois
Devenus sourds à ma parole,
Banni du foyer de l'école,
De l'hymen, des mœurs et des lois ;

Chassé du temple de l'histoire,
Et mis au nombre des proscrits,
Moi qui remplissais les parvis
De ma puissance et de ma gloire ;

Au nom des lettres et des arts,
De la science et des lumières,
Banni de tous les sanctuaires
Où flottaient mes saints étendards.

Oui, je suis ce divin fantôme
Qui n'a de pourpre qu'un lambeau,
Et qui ne porte qu'un roseau
Pour insigne de mon royaume.

Mais ce royaume est éternel,
Et cette pourpre dérisoire
Renferme en ses plis plus de gloire
Que le manteau d'aucun mortel.

Ce roseau qu'en ma main saignante
Des fils ingrats placent encor
Saura briser le sceptre d'or
De l'iniquité triomphante.

Car ce n'est, mon fils, qu'en souffrant
Que l'on peut racheter le monde ;
Pour laver cette terre immonde
Il faut des larmes et du sang.

C'est pourquoi, du sein de ta mère
Je te fis entendre ma voix,
Je l'apparus, portant la croix,
Les clous aigus, la coupe amère.

Au seuil de la Religion
Que je t'avais montrée en rêve,
J'enfonçai dans ton cœur le glaive
D'une triple immolation.

Dans les épines, dans les roses,
Partout je me montrais à toi,
Pour t'apprendre à chercher en moi
Le dernier mot de toutes choses.

Suis, mon fils, ce type sacré,
Arme ton cœur du sacrifice,
Et puise ta force au calice
Où je me suis désaltéré.

La rédemption de la terre
Sera le prix de tes labeurs,
Car ce fruit, arrosé de pleurs,
Murit au soleil du Calvaire.

Et comme il achevait ces mots,
Je vis éclater sur ma tête
Tout ce qu'a décrit le Prophète
Dans ses visions de Pathmos :

Les anges voilés de leurs ailes
Couvrent les célestes parvis,
Et les saints, les vieillards ravies,
Chantant des hymnes immortelles,

Et jetant aux pieds de Jésus
Leurs palmes et leurs diadèmes,
Présages des combats suprêmes,
Et du triomphe des élus.

R. P. RAPHAËL DE ST-JOSEPH,
Carme déchaussé.

— 000 —
PENSÉES.

L'âme, comme le corps, ne se développe que par l'exercice.

Celui qui n'a pas souffert, que sait-il ?

Jésus-Christ a dit : nul n'a plus de charité que celui qui donne sa vie.

Collaboration.

[Pour l'Album des Familles.]

LA DERNIÈRE ALLUMETTE

ou

UNE PARTIE DE PECHE ACCIDENTÉE.

(Suite et fin.)

III

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, il faut savoir que la mer, qui avait été haute le matin à six heures, devait recommencer à monter vers une heure de l'après-midi. Il importe de noter, de plus, qu'un seul des quatre pêcheurs, Laurent Lefoc, était muni d'une montre, laquelle montre, soit dit en passant et sans lui manquer de respect, marquait l'heure d'une façon excessivement capricieuse et se donnait même, assez fréquemment, le malin plaisir de faire des points d'orgue plus ou moins longs. Or, ce jour-là, la *patate* à Laurent était précisément en veine de plaisanterie. Déjà en retard de quarante minutes depuis la veille, elle s'était subrepticement arrêtée tout net à midi moins quart. Si bien que, lorsque Laurent, une fois la chaloupe mouillée, les voiles fêlées et les jambes placées, tira son infidèle chronomètre pour voir l'heure, il était près d'une heure de l'après-midi, c'est-à-dire que la mer était à la veille de monter ; ce qui n'empêcha Laurent, mystifié, de dire de très bonne foi à ses compagnons, qui n'avaient aucune raison de ne pas le croire :

— Mes amis, il n'est que midi moins quart ; ce qui signifie que la mer doit avoir encore plus d'une heure de baissant. Nous pouvons donc débarquer sans inquiétude car, dans une heure, la chaloupe sera encore à sec. Maintenant, avant de mettre pied à terre, il est urgent d'arrêter un petit programme et voici celui que je prends la liberté de vous soumettre :

« Nous débarquons et nous allons faire un feu aux Cheminées. Pendant que nos vêtements sèchent à la chaleur du bûcher, nous cas-

sous une croûte généreusement arrosée ; après quoi, nous fumons une bonne pipe et nous revenons à bord. Tout cela, en y mettant le temps, devra nous prendre à peu près l'heure que nous avons à notre disposition. Puis, aussitôt que nous avons assez d'eau sous la quille, nous levons le grapin et nous allons nous mouiller à la place de pêche par excellence, dans le bas du chenal qui sépare la Prairie de la Nasse ; et nous tirons pendant tout le montant des bars de vingt-cinq à trente pouces. Au commencement du baissant nous revenons mouiller ici ; nous débarquons et nous allons passer la nuit aux Cheminées, à côté d'un joyeux feu de grève, et sous la protection de notre misaine que nous aurons transformée en tente. Enfin, demain matin, au petit jour, chargés sous l'eau d'énormes bars, nous repartons pour St. Thomas où notre merveilleuse pêche fait une incroyable sensation. Et bien ; avez-vous quelque chose de mieux que cela à proposer ?

— Ah ! bigre, non ; c'est parfait, parfait, s'écrièrent Jacques et Thomas.

— Seulement, hazarda Pierre, je voudrais bien le voir allumé le joli feu que Laurent vient de nous montrer si pétillant. Si mon bougon d'allumette allait faire des gestes !!!.....

— Allons donc, reprit Laurent ; allons donc ; le général en chef qui démoralise ses troupes, à présent ? Ah ! mais, voilà du propre, par exemple. Eh bien, puisque c'est comme cela, je reprends le commandement et je vous dis : compagnons de ma gloire, suivez mon drapeau gris ; vous le trouverez toujours sur le chemin de l'honneur et songez qu'au plus haut de cette falaise quarante tisons vous attendent !

IV

Cette plaisanterie brodée sur deux harangues historiques, fit fortune en ce sens qu'elle détruisit le mauvais effet des sombres pressentiments de Pierre, et on se mit de suite et gaiement en frais d'opérer le débarquement. Comme on devait revenir dans une heure, on décida qu'on n'emporterait à terre que juste ce qu'il fallait de provisions

pour faire un lunch et de quoi l'arroser déceimment. Quand tout fut prêt, Laurent Lefoc, d'un coup de gaffe rapprocha la chaloupe, qui commençait à talonner, de la crête du galet la plus voisine, et tout l'équipage sauta à terre. Laurent, qui sauta le dernier, emporta avec lui la gaffe, dont il se servit, de terre, pour éloigner par une vigoureuse poussée l'embarcation du rescif afin de prévenir un échouage boiteux.

Et le temps s'égoutait tranquillement.

Les quatre amateurs, en mettant le pied sur le terrain des vaches, prirent à bons pas et à la file la direction des Cheminées, distantes d'environ trois arpents. La conversation, qui fut très peu animée durant la première partie du trajet, cessa tout à fait lorsque, arrivés au sommet du rescif de la Prairie, les amis s'éparpillèrent pour scruter le maigre rapport de bois d'atterrissage.

La chasse au combustible, à laquelle le digne général en chef, Pierre Lampeigne, fut assez heureuse, cependant, et lorsqu'il arriva aux Cheminées, le quatuor avait un approvisionnement très respectable de copeaux à demi secs et de fragments d'écorce.

Et la pluie allait toujours son petit train.

On procéda de suite à la confection du bucher dans un ancien foyer parfaitement aménagé. Pendant que Jacques disposait le cadre, Laurent fendait au couteau, en éclats très menus, les copeaux les plus secs qu'il entrecroisait ensuite avec art tout autour d'une bottille d'écorce de bouleau bien effilandrée. Pierre et Thomas couvraient de leurs paletots étendus les deux travailleurs pour empêcher autant que possible la pluie d'arriver jusqu'au bûcher en voie d'érection et d'en avarier les parties vitales.

Bref, en un quart d'heure, tout fut prêt.

Alors, Laurent souleva cette importante question : à quelle main confier la délicate opération de l'allumage ?

Jacques et Thomas se prononcèrent de suite pour Laurent, invoquant son habileté peu commune. Pierre, consulté, se contenta de dire :

— Je crois déjà vous avoir dé-

claré assez nettement que personne autre que moi ne touchera à mon allumette.

Enfin, après bien des pourparlers, Pierre, poliment harcelé par Jacques et Thomas, consentit à renoncer à ses droits incontestables en faveur de Laurent qui, par loyauté, s'était abstenu de prendre part à ce débat dans lequel il se trouvait en cause à titre de *candidat*.

En transmettant ses pouvoirs à Laurent, Pierre lui remit en même temps, avec une précaution infinie, le précieux petit bout de bois phosphoré, dernière planche de salut de quatre fumeurs en quarantaine.

Et le temps continuait à se percer.

— Faisons la tente, maintenant, mes amis, dit Laurent en s'agenouillant, c'est-à-dire, faites-moi de vos corps, de vos paletots, de tout ce que vous avez sous la main, un rempart à l'épreuve de la plus petite goutte d'eau et de la plus inoffensive bouffée de vent, et je réponds de tout, car je viens de m'assurer que l'allumette est en bon ordre.

A ce commandement, Jacques, Pierre et Thomas s'accroupirent légèrement, en s'inclinant autour de Laurent ; puis étendant de leurs bras ouverts les pans de leurs paletots ils formèrent une véritable tente dont Laurent, parfaitement abrité, occupait le centre.

On aurait dit un groupe de jongleurs indiens.

— À présent, attention tout le monde, continua Laurent d'une voix légèrement émue ; je vais procéder à l'opération.

Et tenant de la main droite la demi allumette, il en frotta posément le bout *souffrés* sur un fragment de pierre à faux qu'il venait d'extraire d'une des poches de son pantalon et qu'il tenait de la main gauche.

Crrrr... .. i..... i..... che.....

Et de son engin Laurent ne tira pas autre chose !

Jacques, Pierre et Thomas échangèrent silencieusement un regard plein d'anxiété. Laurent, lui, fit une grimace royalement accentuée et, d'une main nerveuse, il tenta un second frottement qui, celui-là, détermina une toute petite explosion.

Et ce fut encore tout.

La tente vivante tressailla. L'opérateur fit un haut le corps chargé de désespoir, machouilla énergiquement le mot pas du tout académique de Cambroune à Waterloo, se remit au port d'armes, c'est-à-dire, en position de recommencer une troisième fois l'expérience, et, d'une voix brisée, balbutia, en les scandant, ces cinq mots :

—Trois... coups... les... deux... meilleurs.

Et on entendit, en même temps, le bout de l'alumette se frotter de nouveau, en produisant ce bruit particulier qu'on connaît, sur la pierre à faux de Laurent. Cette fois, une petite flamme bleuâtre extrêmement vacillante se montra au bout de l'alumette et prit, en quelques secondes, en passant à une couleur plus vive, toute la vitalité désirable.

Un soupir de soulagement s'échappa des poitrines oppressées de Pierre, Jacques et Thomas. L'opérateur, redevenu parfaitement maître de lui, approche lentement l'alumette enflammée de la bottille d'écorce de bouleau qui prit peu, et..... à ce même instant, Pierre qui s'était graduellement baissé au point d'avoir presque le bout du nez sur le bûcher, Pierre suffoqué par les vapeurs du phosphore et par l'acre fumée se dégageant de l'écorce, Pierre, le malheureux Pierre étterna à tout rompre et la colonne d'air lancée simultanément par sa bouche et ses narines s'abattant violemment sur le feu naissant le tua superlativement et irrémédiablement raide.

Du même coup, les trois pans de la tente se disjointèrent en se redressant subitement et l'opérateur bondit droit debout sur ses pieds avec la rapidité d'un pantin sortant d'une boîte à surprise.

Et les cataractes du ciel allaient s'élargissant plus que jamais au-dessus de la tête des infortunés pêcheurs.

Pendant un bon quart de minute, les quatre amis restèrent ainsi plantés, immobiles comme des poteaux de télégraphe, les bras pendants, la figure contractée, les yeux hagards.

Ce fut Laurent qui, le premier, reprit ses sens et, se tournant vers Pierre, encore tout étourdi, il lui tint ce petit bout de langage, pas tendre du tout :

—Pierre Lempeigne, il y a un proverbe qui dit qu'il vaut mieux endurer sa bête que la tuer. Tu lui dois un beau cierge à ce proverbe, lequel a été évidemment inventé à ton intention seulement, je t'engage à ne pas trop compter sur cette protection-là ; ainsi, pour mon compte, je t'avertis très charitablement de ne plus croiser mon chemin, même à titre de bête, quand je me trouverai quelque part en parti de plaisir. A bon entendeur, salut.

Jacques et Thomas, leur pipe bourrée à la main, tombèrent, à leur tour, à langue raccourcie sur Pierre qui, poussé à bout, finit par s'expliquer sur le même ton : ce qui amena une mêlée générale.

Des paroles acerbes on était à la veille d'en venir aux coups, lorsque Pierre, après avoir promené un regard distrait dans la direction de la chaloupe, s'écria tout-à-coup d'un ton stupéfait :

—Mais la mer monte ! et il y a longtemps, puisque la chaloupe est évitée.

Ce fut le signal d'une véritable course au clocher vers la chaloupe. En atteignant, tout essouffés, l'endroit où ils avaient pris terre les pêcheurs constatèrent, la mort dans l'âme, qu'ils arrivaient trop tard : l'embarcation tourmentée par un terrible courant, dansait déjà sur au moins six pieds d'eau et on ne pouvait dès lors la rejoindre qu'à la nage. Or, aucun des quatre amis ne savait nager.

Laurent chercha sa gaffe qu'il avait laissé sur les galets ; la gaffe avait disparue entraînée par le flot. Complètement désorienté, il consulta sa montre : elle marquait encore midi moins quart. Il comprit, alors, le mystère, et se tournant vers ses compagnons, il leur dit d'une voix tremblotante en promenant sous leurs yeux le cadran de sa montre :

—Mes amis, je prends la responsabilité des funestes écarts de ma montre qui m'a si cruellement trompé, et j'avoue que c'est ma faute si nous sommes condamnés à passer le reste de la journée et une partie de la nuit à terre, à peu près sans vivres et sans protection contre la pluie battante qu'il fait. C'est le moment d'oublier nos torts respectifs et je joins de suite

l'exemple au précepte en te donnant, Pierre, l'assurance que je ne t'en veux plus et en te priant de me pardonner mes dures paroles de tout à l'heure. Donnons-nous la main en signe de réconciliation.

Les quatre amis échangèrent une franche et chaude poignée de main, et Laurent continua :

—Maintenant, il est bien entendu que notre pêche qui n'est pas encore commencée, est parfaitement finie. En fait de pêche, nous n'en avons plus qu'une à faire et elle est vitale, celle-là : pêcher notre chaloupe avant qu'elle se brise en talonnant lorsqu'elle commencera au baissant à perdre son flottage ; car voilà le vent qui tourne au Nord-Est et pour peu que la mer se fasse grosse, notre embarcation est bien en danger. Enfin, ce que nous avons, à l'heure présente, de mieux à faire c'est de pratiquer la vertu de résignation, car c'est bien le temps de dire que puisque le vin est tiré il faut le boire. Retournons aux Cheminées ; mangeons, pour nous donner force et courage, le maigre lunch que nous avons apporté et arrangeons-nous pour nous mettre un peu à l'abri de la pluie et du vent en nous gabionnant avec des pierres et du bois d'atterrissage. Et quand nous serons logés plus ou moins confortablement, il y a une chose qu'il ne faudra pas oublier de faire : réciter les litanies de la Ste Vierge pour demander sa protection ; car j'ai l'extrême conviction que si nous avons, comme c'est notre habitude d'ailleurs, invoqué l'Etoile de la Mer, en sortant du bassin, nous n'aurions pas essuyé cette série de mésaventures qui fait que nous sommes à nous demander ce que nous allons devenir.

Pierre, Jacques et Thomas ouvrirent tous ensemble la bouche pour dire à Laurent qu'il avait parfaitement raison et qu'ils en passaient, en tout et partout, par ses sages avis.

V

Après avoir contemplé encore quelques minutes cette embarcation, qui contenait dans ses flancs de si bonnes choses et qu'ils étaient impuissants à attendre, les quatre amis reprirent, tristes mais résignés, la route des Cheminées. Arrivé là, on mangea une bouchée,

on se gabionna passablement, on récita avec recueillement les litanies, et, toujours un œil sur la chaloupe, on causa sec et froid le reste de l'après-midi qui se passa sans accident.

Fouettée par le vent de nord-est, qui augmentait d'heure en heure de violence, la mer monta, monta, et monta toujours, au point qu'à marée haute, sur les six heures du soir, tout le rescif de la Prairie était submergé, moins la petite éminence de quelques pieds de superficie occupée par le gabion. Bonheureusement, le flot n'alla pas plus loin et les réfugiés en furent quitte pour un fort bain d'orage produit par le revolin, lequel bain se prolongea au moins une heure qui leur parut énormément longue.

Lorsque le flot commença à se retirer, les pêcheurs se consultèrent et il fut décidé à l'unanimité qu'on tenterait, à tout prix, d'atteindre la chaloupe avant qu'elle perdît son flottage. On calcula que sur les onze heures du soir la mer aurait assez de baissant pour permettre de risquer l'abordage, et Pierre, qui avait l'avantage d'être le plus haut jambé de la bande, offrit, pour cette rude corvée, ses bons offices qui furent acceptés avec gratitude.

Sur les entrefaites, la pluie cessa et la lune, qui était dans son plein, commença à se montrer par intervalle au-dessus de l'horizon. Toutefois, le vent de nord-est tenait toujours bon et rien n'indiquait qu'il dût diminuer de sitôt d'impétuosité. Rassurés, malgré tout, sur le compte de la chaloupe qui continuait à faire bonne contenance, les amis se pelotonnèrent serré au fonds de leur gabion pour ne rien perdre de leur chaleur naturelle et attendirent, dans cette position, qu'il plût à la mer de leur donner libre accès à l'embarcation.

Il va sans dire qu'on ne dormit guère dans l'hôtellerie improvisée de la Prairie, et quand Laurent, qui se tenait à peu près au courant de l'heure en suivant la marche de la lune, donna vers les onze heures le signal du départ, il ne fut pas à la peine d'éveiller ses compagnons.

La nuit était assez claire grâce à la lune, qui n'était pourtant pas

follement prodigue de ses rayons, et les pêcheurs purent arriver sans encombre à leur débarcadère. Après avoir constaté, au juger, que l'abordage était praticable, Pierre se dépouilla de tous ses vêtements à l'exception de sa sous-chemise, entra résolument dans l'eau et, muni d'un bâton de sondage, se mit en marche dans la direction de la chaloupe dont la noire et mobile silhouette se dessinait sur la nappe des eaux tourmentées du fleuve. A plusieurs reprises, le courant faillit lui faire perdre l'équilibre et les vagues le couvrirent complètement. Mais il tint bon et il ne tarda pas à crier à ses compagnons inquiets :

— J'y suis. Préparez-vous à embarquer : je vais filer la chaîne et pousser à terre.

A quelques minutes de là, les quatre amis étaient réunis à bord et Pierre recevait, en se r'habillant, les chaleureuses félicitations de ses camarades. Un nouveau conseil de guerre fut tenu de suite et il fut décidé qu'on partirait immédiatement pour aller chercher dans la passe de l'île au Cheval un abri contre le vent et la vague, en attendant que la marée montante pût permettre de rentrer dans le Bassin.

Le trajet entre la Prairie et l'île au Cheval se fit sur la peinture de la misaine. Après une escale de deux heures dans ce havre d'occasion, la chaloupe remit à la voile, par une brise carabinée, pour le Bassin de St-Thomas, où elle entra, sur les trois heures du matin, chargée sous l'eau, pas de pièces de pêche, mais de pièces de mer : deux choses que les pêcheurs les moins exercés ne confondent jamais.

Les amis, en remettant pied à terre, regagnèrent, sans tambour ni trompette, leur logis respectif. Le lendemain, par suite d'indiscrétions, leur histoire était connue de fil en aiguille de tous les amateurs de pêche de l'endroit, qui en firent leurs délices pendant une bonne quinzaine.

VI

Cette aventure n'a pas guéri, tant s'en faut, Laurent Lefoc, Pierre Lempeigne, Jacques Lamisaine et Thomas Tapecul de leur faible pour

les petites excursions fines aux Battures Plattes ou aux îles, mais, depuis cette date, ils ne partent jamais sans avoir dans leur bagage, avec un colossal approvisionnement d'allumettes, un bon briquet et du tondre de choix, jamais, non plus, sans se mettre, au sortir du Bassin, sous la protection de la sainte Vierge, en récitant les litanies.

De cette expédition accidentée, nos quatre amateurs ont rapporté, outre une forte somme d'expérience en matière d'excursions nautiques, la douce manie de tenir constamment bourrées d'allumettes et de tondre toutes les poches de leur vêtement. On assure même que Pierre Lempeigne, ou Pierre L'Éteignoir, comme ses amis l'appellent depuis lors, pousse cette espèce de tocade jusqu'à ne jamais se mettre au lit sans avoir préalablement glissé une boîte d'allumettes sous son traversin. Après cela, on peut être certain d'une chose : c'est que si le sieur Pierre vient un jour en moyen de faire une donation, on y verra certainement inscrits, au cours de la nomenclature des articles composant la rente annuelle, et à la suite de la vache *qui ne meurt pas* et du cochon *raisonnable* : Plus, cinquante-deux boîtes d'allumettes chimiques, de première classe. (dernier modèle) et une livre de tondre d'érable.

Eug. RENAULT.

Mortmagny, septembre 1883.

PENSÉE.

APOSTOLAT DE L'INSTITUTEUR.

Parmi toutes les grandes et nobles entreprises auxquelles l'homme, ici-bas, puisse appliquer les ressources de son intelligence et les efforts de sa volonté, l'on peut affirmer sans hésitation qu'il n'en est point de plus noble que l'instruction et l'éducation de la jeunesse. " Qu'y a-t-il de plus grand, demande saint Jean Chrysostôme, que de mouler les intelligences et de façonner les mœurs ? L'estime de beaucoup supérieur au peintre, au statuaire et à tous les artistes, ajoute-t-il, celui qui sait former l'esprit et le cœur du jeune homme. "



Biographies

DOM HENRI SMEULDERS,

DÉLÉGUÉ APOSTOLIQUE

AI

CANADA.

La vieille cité de Champlain a l'insigne honneur de posséder pour quelque temps un ambassadeur de la Cour Romaine, un Commissaire apostolique, en un mot un noble représentant du glorieux Pontife qui, du Vatican où il est emprisonné, commande aux rois, aux princes, aux puissants et à tout l'Univers. Cet homme éminent par la science et la vertu mérite d'être connu de tout le Canada. Nous nous efforcerons en conséquence, tout

en nous exposant à blesser sa profonde humilité, de parcourir les principales phases d'une vie aussi remplie.

Son Excellence Gautier Joseph (en religion Dom Henri) Smeulders est né en 1826 à Moll, province d'Anvers, en Belgique. Ce haut dignitaire de l'Eglise catholique fit ses études au collège de Moll, où il se distingua entre tous ses condisciples par son amour du travail et sa belle intelligence. Occupant toujours la première place dans sa classe, il quittait cette célèbre institution, à la fin de chaque année scolaire, béni de ses professeurs et couverts de lauriers.

En 1843, Son Excellence entra dans l'ordre des Cîteaux à l'Abbaye de Saint-Bernard à Bornhem, en Belgique. Comme on le sait déjà, les Cisterciens datent de l'année 1109, et ils comptent dans leurs rangs des savants et des saints, qui ont jeté un brillant éclat sur cet ordre religieux. Il nous suffira de nommer Saint-Bernard qui, par sa

piété, son savoir et son éloquence, a exercé une très grande influence sur son siècle et est devenu une des gloires les plus pures du catholicisme.

Après avoir été ordonné prêtre, le R. P. Smeulders fut envoyé à Rome pour continuer ses études ; il arriva en 1855 dans la Ville Eternelle.

En 1858, il fut créé Docteur en Théologie au collège Romain, dirigé par les RR. PP. Jésuites. Ce collège, fondé par saint Ignace de Loyola, était fréquenté, chaque année, par douze à treize cents élèves venant de toutes les parties du monde. On choisissait les professeurs, qui étaient au nombre de 28, parmi les hommes les plus savants dans toutes les sciences. Pour obtenir son titre de Docteur, le R. P. Smeulders eut à défendre publiquement un des points les plus difficiles de la théologie dogmatique ; ce fut une thèse sur la Grâce. Tous les séminaristes savent que le traité de la Grâce est hérissé des plus grandes difficultés et que ce n'est que par un travail opiniâtre qu'on parvient à les surmonter.

Après avoir reçu son diplôme de Docteur, il fut fait professeur de Philosophie et de Théologie au monastère de Saint-Bernard aux Thermes, à Rome. C'était une charge importante qui demandait certainement des connaissances très approfondies.

En 1859, le R. P. Smeulders fut nommé Consulteur de la Sacrée Congrégation de l'Index. Cette Congrégation, établie par saint Pie V, en 1571, a pour mission d'examiner les livres suspects et dangereux. Ce tribunal se compose des hommes les plus éminents et les plus instruits, choisis dans tous les pays catholiques. Avant de juger les livres qui lui sont soumis, la Congrégation prend toutes les précautions les plus sages pour ne point commettre d'erreur. Les livres suspects sont remis entre les mains de savants théologiens, appelés *consulteurs* qui doivent en faire un examen consciencieux et motiver le jugement qu'ils rendent. Une fois l'examen d'un livre terminé, les consulteurs transmettent au secrétaire leur rapport qu'ils appuient sur des citations de l'auteur. Le secrétaire fait imprimer

le jugement des consultants-censeurs et l'adresse à tous les autres consultants, qui se réunissent en assemblée générale; chacun expose alors librement sa pensée sur l'ouvrage examiné et sur le rapport des consultants. S'il y a divergence d'opinions parmi les juges, on fait un second examen du livre, et l'on nomme de nouveaux juges. Quand les juges ont fait connaître leur décision, le travail est soumis aux Cardinaux. La sentence de leurs Eminences ne peut avoir de valeur qu'en autant qu'elle est revêtue de la sanction du Pape lui-même.

Nous avons cru cette longue digression nécessaire, afin de mieux faire comprendre toute l'importance de la position qu'occupait alors Son Excellence le Commissaire apostolique, et donner une bien faible idée des hautes connaissances qu'il faut posséder pour être nommé consultant d'une congrégation romaine.

En 1862, le R. P. Smeulders retourna à Bornhem, où il occupa la chaire de professeur de théologie-dogmatique.

Nommé secrétaire du révérendissime Père Césari, Général de l'Ordre des Citeaux, il accompagna celui-ci dans sa visite des monastères de la France en l'année 1863. On peut se figurer encore quelle somme de travail Son Excellence eut à exécuter pendant ce voyage.

En 1867, le R. P. Smeulders dut quitter de nouveau sa chaire de Professeur pour visiter avec le même Père Général les monastères de Belgique et de l'Autriche-Hongrie.

En 1868, Son Excellence fut rappelée à Rome pour être secrétaire du Chapitre général de l'Ordre de Citeaux qui devait se tenir cette année-là dans la Ville Sainte.

Trois ans plus tard, c'est-à-dire en 1871, on le nomma Procureur Général de l'Ordre cistercien, et comme tel il fixa sa résidence à Rome. Par cette position, il était donc chargé des intérêts de tout l'Ordre.

Lorsqu'en 1879 survint la mort du Révérendissime Père Général Césari, Son Excellence conyoqua le Chapitre à Vienne, en Autriche. Le Chapitre porta ses vœux sur le R. P. Smeulders; mais l'humble religieux déclina cet honneur.

Malgré son grand amour de la retraite, Rome sut apprécier ses talents et les faire servir aux intérêts de l'Eglise, car, en 1880, il fut fait Consultant de la Sacré Congrégation de la Propagande, et, en 1882, Consultant de la Sacré Congrégation pour les affaires du rite oriental. La première Congrégation fondée par Grégoire XIV, en 1622, s'occupe de tout ce qui regarde la conservation et la propagation de la foi dans les pays hérétiques et infidèles; elle résout toutes les controverses, tous les doutes qui pourraient s'élever sur les juridictions ou sur tout autre point en litige. La seconde n'existe que depuis 1862. L'immortel Pie IX, voyant que les affaires de l'Orient devenaient de plus en plus compliquées et très considérables, divisa la Propagande en deux et établit la Sacrée Congrégation pour les affaires du rite oriental.

En outre, son Excellence a été chargée de plusieurs affaires des plus importantes par différentes Congrégations de Rome, notamment de la Sacrée Congrégation des Rites, de la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers, etc. La Congrégation des rites établie par Sixte V en 1587, a pour but de régler tout ce qui concerne la liturgie sacrée et la canonisation des saints. La seconde Congrégation que nous venons de nommer, a pour mission de tracer aux évêques leurs obligations, de régler leur juridiction et de les aider dans tous leurs doutes et leurs difficultés; elle a aussi pour but de régler tout ce qui a rapport aux Ordres religieux.

Voilà autant de positions que la Cour de Rome ne confie qu'à des personnes renommées par leur science et leur vertu.

En 1883, nous voyons le R. P. Smeulders arriver à la dignité de Commissaire Apostolique ou de représentant de Sa Sainteté Léon XIII au Canada. C'est une nouvelle preuve de confiance que le Saint-Siège repose en son Excellence.

Son Excellence n'est pas étranger pour plusieurs d'entre nous, Canadiens-français. Les zouaves pontificaux-canadiens l'ont vu à Rome, en 1870. Le R. P. Smeulders agissait alors comme aumônier dans l'armée pontificale, et cela à sa

demande spéciale. Il était à la Porte Pia, prodiguant des secours spirituels et ses soins empressés aux blessés, lorsque les Piémontais bombardaient Rome. Il a été témoin de l'acte d'iniquité et de l'usurpation sacrilège que consoomma Victor-Emmanuel en s'emparant des Etats de l'Eglise. Il nous a rappelé l'autre jour ce triste souvenir, lorsqu'il a daigné recevoir en audience les zouaves de Québec.

Sa Grandeur Mgr l'Archevêque a eu aussi, croyons-nous, le plaisir de faire connaissance avant aujourd'hui avec Son Excellence le commissaire apostolique, lorsque, simple prêtre, Sa Grandeur compléta ses études de théologie au séminaire de St-Louis des Français, à Rome.

Nous résumons ces trop courtes considérations en disant que la vie de Son Excellence n'a été qu'une vie de labeurs continuels et que ses jours ont été les *pleni dies* dont parle l'Écriture Sainte.

C. E. ROULEAU.

— 000 —

[Pour l'Album des Familles.]

Sir CHARLES TUPPER,

K. C. M. G., C. B.

HAUT COMMISSAIRE CANADIEN A LONDRES

PAR

CHARLES THIBAUT, écrivain,

Avocat et Publiciste.

(Suite)

XVI

Historique de la Confédération.

Ce projet, qui fut définitivement mis à exécution le 1er juillet 1867, n'était pas nouveau. Placées comme les Colonies Anglaises de l'Amérique du Nord le sont, à côté d'une puissante République, il était bien naturel pour elles de chercher le moyen de réunir toutes leurs forces pour le moment du danger. Une circonstance imprévue pouvait entraîner les américains à mettre leur

doctrine Monroe à exécution. Alors rien n'eut été plus facile qu'un coup de main sur les provinces divisées et n'ayant, pendant l'hiver surtout, que des moyens de communication très difficiles entre elles. Du reste, en Amérique, où l'on aime tant la liberté, l'état des colonies devenait intolérable. Le négoce y était restreint par toutes sortes d'entraves, mises par l'Angleterre, dont l'intérêt était de nous laisser dans sa dépendance manufacturière et commerciale, et par les tarifs différentiels établis par les provinces elles-mêmes, à chacune de leurs frontières respectives. C'était une cause d'embarras et de faiblesse. Pour obvier à tous ces inconvénients, compris par les hommes d'Etat, l'on avait songé, depuis longtemps, à un changement de constitution. Dès 1688, François Nicholson, alors gouverneur de la Nouvelle-Angleterre, avocassait une confédération de toutes les provinces de l'Amérique Britannique du Nord, en vue d'une défense commune.

Le juge en chef Sewell, en 1814, adressait au Duc de Kent une lettre, dans laquelle il proposait une union fédérale de nos provinces. En 1839, Lord Durham, dans son fameux rapport où il dit que les " *Canadiens doivent être submergés,*" reprenait, en sous ordre, l'idée du juge Sewell, avec certaines modifications. Une union législative lui aurait d'autant plus souri qu'elle mettait les Canadiens dans un plus grand danger. Comme si ce que Dieu garde n'était pas bien gardé ! Déjà, en 1849, à Toronto, la Ligue britannique américaine avait aussi discuté cette mesure. Dans la législature de la Nouvelle-Ecosse même, en 1854, M. Johnston avait proposé un projet d'Union des Provinces Maritimes, en l'appuyant d'un discours éloquent, bien nourri et propre à préparer l'opinion publique à ce grand changement. Les hommes d'Etat Canadiens n'étaient pas encore favorables à ce projet, et ils ne se rangèrent à l'idée de la Confédération que quand ils furent convaincus de l'impossibilité de sortir de l'impasse où le *dead-lock* de 1862-63 et 64 avait jeté les Canadas-Unis. Des écrivains sérieux avaient bien aussi jeté, çà et là, quelques idées d'un changement

devenu nécessaire, dans la forme de notre gouvernement. L'Union de 1841 avait fait son temps. Les ultra loyaux craignaient cependant un changement qui aurait pu desserrer davantage les liens qui nous retenaient à la mère patrie et nous conduire vers l'indépendance ! Vers 1855 ou 1856, M. P. S. Hamilton, commissaire des mines à la Nouvelle-Ecosse, avait écrit deux brochures remarquables en faveur de l'Union, et en 1860 il avait adressé, sur ce sujet, une lettre importante à Sa Grâce le Duc de Newcastle. En 1857, le gouvernement de la Nouvelle-Ecosse déléguait MM. Johnston et Archibald, en Angleterre, pour s'entendre avec les autorités au sujet d'une Union coloniale. L'année suivante, à la requête de Sir A. T. Galt, MM. Cartier, Ross et Galt furent envoyés en Angleterre pour y discuter le projet d'une Fédération coloniale. Le Dr Tupper avait donné, durant l'automne de 1860, devant l'Institut des Artisans de St-Jean, N. B. une lecture importante sur la même question. Mr Howe lui-même, à la fin de la session de 1861, avait aussi fait passer une résolution pour la même fin ; le Duc de Newcastle s'en déclara satisfait. Jusque là, à quelques exceptions près, l'on s'était tenu dans le domaine de la théorie ; mais cette idée avait déjà fait un chemin si considérable, que les Canadiens crurent devoir se rendre à la conférence de Charlottetown, en septembre 1864.

Un écrivain, célèbre par sa science profonde, sa grande sûreté de doctrine, son patriotisme éclairé, son style vif et brillant, son génie inventif, a fait plus que tous les autres ensemble pour faire éclore l'idée de notre confédération, et surtout pour la rendre claire, facile et compréhensible. Dès 1857, dix ans auparavant la mise à effet de son projet, dans une série d'articles remarquables et par le fonds et par la forme, publiés dans le *Courrier du Canada*, dont il était alors le rédacteur en chef, le Dr J. C. Taché, député ministre actuel de l'Agriculture et des Statistiques, avait jeté les assises de notre confédération ! Ces articles furent réédités en volume en 1858, sous le titre "*Des Provinces de l'Amérique du Nord et d'une Union Fédérale.*" Cette œuvre, comme tout ce qu'écrivit

M. Taché, mérite d'être lue et relue. La constitution qui nous régit actuellement, s'y trouve toute entière et dans tous ses détails ! C'est mieux qu'une inspiration, c'est une prophétie. Les Pères de notre confédération ont dû être pénétrés bien profondément de l'idée du livre de M. Taché pour en avoir saisi si bien toutes les parties, qui ont servi de base à l'Acte de l'Amérique britannique du nord. Alors M. Cauchon était le plus redoutable adversaire de l'idée du Dr Taché. Rédacteur du *Journal de Québec* à cette époque, il s'opposa fortement au projet, si savamment élaboré par l'écrivain du *Courrier*. L'on sait que M. Cauchon parlait pour ses amis du temps. Plus tard, quand l'inévitable arriva, on retrouva M. Cauchon brûlant ce qu'il avait autrefois adoré, et écrivant une magnifique brochure pour démolir ses anciens articles ! Avant tout M. Cauchon aimait à manger les truffes partout où il les trouvait. Pour lui, la confédération devait en être remplie..., jusqu'au Manitoba ! Afin de démontrer que le changement de notre constitution était presque devenu une nécessité de moyens, il suffit de mettre devant les yeux du lecteur le peu de durée de chaque administration sous l'Union : Un ministère s'usait en un an ! L'Union, qui n'a duré que vingt-six ans, a vu couler les dix-huit administrations suivantes ! savoir :

| | |
|----------|----------------------------|
| 13 fév. | 1841—DRAPER-OGDEN ; |
| 16 sept. | 42—BALDWIN-LAFONTAINE ; |
| 2 déc. | 43—DRAPER-VIGER ; |
| 18 Juin | 46—DRAPER-PAPINEAU ; |
| 29 mai | 47—SHERWOOD-PAPINEAU ; |
| 8 déc. | 47—SHERWOOD ; |
| 11 mars | 48—LAFONTAINE-BALDWIN ; |
| 28 oct. | 51—HINCKS-MORIN ; |
| 11 sept. | 54—McNAB-MORIN ; |
| 27 Jav. | 55—McNAB-TACHÉ ; |
| 24 mai | 56—TAC-MACDONALD [J. A.] ; |
| 20 nov. | 57—MACD. [J. A.]—CARTIER ; |
| 2 août | 58—BROWN-DORION ; |
| 6 août | 58—CARTIER-MACD. [J. A.] ; |
| 24 mai | 62—MACD. [J. S.]—SICOTTE ; |
| 16 mai | 63—MACD. [J. S.]—DORION ; |
| 29 mars | 64—TAC-MACDONALD [J. A.] ; |
| 7 août | 65—BELLEAU-MACD. [J. A.] ; |

Cet état de choses modifiant les vues de nos hommes publics, ils s'occupèrent à chercher un moyen de tirer le Canada de sa fausse position. L'heure de la Confédération approchait. MM. Macdonald, Car-

tier, Langevin, Howland, McDougall et Galt allèrent rejoindre MM. Tupper, Tilley, Archibald et Mitchell à Londres; Lord Monck s'y rendit aussi. C'était en 1866. Sir John fut choisi comme président de la délégation. Le projet de notre confédération, tel que voté par les chambres des diverses provinces, à peu d'exceptions près, y fut définitivement arrêté et sanctionné par le gouvernement impérial. Une tentative fut faite auprès des délégués pour leur faire accepter une union législative, au lieu d'une confédération. L'on essaya même de corrompre les chefs canadiens au moyen de grands diners. Tout fut inutile; Sir George Cartier se déclara prêt à boucler ses malles et à revenir au Canada si on n'acceptait pas ses vues. Il était homme à faire ce qu'il disait. Force fut donc au parti de l'union législative de baisser pavillon. En conséquence, le 29 mars 1867, cette mesure reçut la sanction royale. La garantie impériale pour l'Intercolonial nous était aussi donnée, dans le même temps. Enfin le 22 mai, une proclamation fut publiée mettant fin à la constitution de 1841 et fixant le 1er juillet pour l'inauguration de la confédération des quatre provinces d'Ontario, de Québec, du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Ecosse.

Telle est, en peu de mots, l'histoire de la Confédération canadienne. Quoique très imparfaite, l'on nous saura gré de l'avoir consignée ici. Elle est, du reste, si intimement liée au Dr Tupper, que sa biographie eût été incomplète sans ce chapitre.

XVII

Election de 1867. Le Dr Tupper échappe seul au massacre des confédérés dans la Nouvelle-Ecosse.

La grande idée était enfin adoptée. Il fallait mettre cette nouvelle machine en opération. Des élections générales eurent lieu; elles furent chaleureusement contestées dans toutes les provinces confédérées, mais particulièrement dans la Nouvelle-Ecosse, où, de tous les candidats confédérés, un seul échappa au désastre; ce fut le Dr Tupper. A la suite d'un orage dévastateur, dont la violence a presque tout emporté sur son passage,

l'on voit quelque fois, resté debout, un arbre isolé au milieu des débris amoncelés autour de lui. La tempête politique venait de sévir avec une violence extraordinaire dans la Nouvelle-Ecosse; les épaves conservatrices gisaient de toutes parts. La grande voix de l'électorat venait de parler: le peuple était dans une grande surexcitation, entretenue par le puissant tribun, dont tous les efforts étaient concentrés en faveur du rappel de l'acte de confédération: La lutte électorale s'était faite exclusivement sur ce terrain. Sir Charles Tupper s'était multiplié pour tenir tête à cette formidable opposition, si habilement conduite par l'Hon. Joseph Howe. La lutte fut grandiose, acharnée, mémorable.

Le Dr Tupper est un joueur remarquable: c'est surtout en présence des masses qu'il est fort, convainquant, habile. C'est alors qu'il déploie, avec une admirable facilité, toutes les ressources de l'art. Sous une apparence un peu indifférente, il cache un cœur chaud et une âme sympathique. D'un aspect quelque peu froid, il se transforme devant les multitudes: il s'échauffe, il enserme son adversaire, l'empoigne et le recule jusque dans ses derniers retranchements. Que de péripéties dans les luttes de *hustings*, telles que faites en Canada! Il faut être toujours prêt, sur toutes les questions. Les connaissances de l'histoire, de la géographie, de l'économie politique, de la statistique, des principes qui divisent les partis, du commerce, de la finance etc., sont nécessaires à ceux qui se livrent aux luttes de la politique. L'étude du cœur humain ne doit pas, non plus, être négligée; c'est souvent la source où l'orateur va puiser ses plus grands succès. Le Dr Tupper ne négligeait rien pour faire triompher sa cause. Bien que sérieux, il savait rire! Le rire fait partie de la science; si peu d'hommes savent rire. Le rire, qui est un trait du génie, est trop haut pour les âmes vulgaires; ses sommets sont trop élevés pour la plupart des hommes, même réputés instruits. Mais le peuple, qui a l'instinct du vrai et du sublime, comprend le rire: Un mot, un trait, un geste, une pensée suffisent. Les adversaires pardon-

nent tout..... excepté le rire. Pour ne pas vous faire d'envieux restez bonasse, plat et sans originalité, comme le commun des parleurs. Vous êtes à l'abri de l'envie, cette maladie honteuse des cœurs bas, mais vous n'avez fait aucun bien à la cause que vous vouliez servir. Le Dr Tupper agissait différemment: le feu jaillissait de sa parole; il remuait les fibres du cœur; l'auditoire ne savait plus être indifférent. On embrassait les idées de l'orateur avec enthousiasme, ou on les repoussait avec colère: Personne ne restait indécis. Voilà comment doit se faire la lutte de *hustings*; L'on parle pour la cause que l'on défend et non pour servir ses intérêts personnels.

Un théâtre plus vaste allait s'ouvrir devant le Dr Tupper; la confédération élargissait les horizons de la politique. Les hommes de talents semblent à l'étroit dans les limites restreintes des petites provinces: leur patriotisme y semble mal à l'aise: Il est bien naturel qu'ils cherchent à agrandir leur pays. De nouvelles destinées s'ouvraient devant nous. Une révolution pacifique, préparée au milieu des festins et des fleurs, allait rendre aux Canadiens ces territoires enchanteurs de la vieille Acadie que l'injustice des armes, ou mieux, le lâche abandon de la France, leur avait fait perdre. Les intérêts des Provinces se confondaient: une ère nouvelle se levait pour nous. Les uns acceptèrent, avec défiance, ce nouvel état de choses, comme devant mettre en danger les intérêts des minorités: les autres, au contraire, y virent la consolidation de toutes nos institutions et le gage de notre prospérité à venir. En seize ans, une œuvre comme celle-là, ne se juge pas; mais les progrès accomplis, ont été si considérables, qu'il dépassent même les espérances des auteurs de la confédération et de ses partisans les plus avancés.

Notre commerce total, qui n'était, en 1868, que de \$131,027,532.00, était monté au chiffre énorme de \$214,786,130.00 en 1882! L'on constate la même progression dans toutes les branches d'industrie. Les sciences ont aussi pris leur essor. Il y a partout activité, travail, progrès, développement et espérance.

Bibliographies.

Almanach Catholique de France, (5e année), pour 1884, publié par la Société Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer imprimeurs des Facultés catholiques de Lille. Un volume illustré grand in-4°.

Nous avons reçu avec une bien vive joie le splendide Almanach dont la Société Saint-Augustin a commencé la publication, il y a cinq ans, et qu'elle a su élever à la hauteur d'une œuvre d'art.

L'Almanach catholique de France pour l'année 1884 est digne de ses aînés.

Les illustrations sont splendides, et elles ont été de la part des éditeurs l'objet d'une très grande attention. Le calendrier est encadré de riches enluminures qui alternent avec de très gracieuses images chromolithographiques du moyen âge.

La partie statistique de cet Almanach, de plus en plus complète, est un répertoire précieux pour le clergé et pour les catholiques. Nous ne croyons pas qu'on trouve ailleurs un ensemble de renseignements aussi utiles. C'est ainsi qu'on y voit les tableaux du *Sacré Collège, des Congrégations Romaines, de l'Épiscopat français et de l'Épiscopat catholique de l'univers.*

Au bas des nombreux écrits que renferme cet Almanach nous lisons les signatures aimées et hautement connues au Canada du général Ambert, d'Ernest Hello, du marquis de Ségur, de Jean Lander, d'Éugène de Margerie, mêlées à celles de M. le Dr Jules Didiot, de M. le chan. Bannard, de M. Amédéo de Margerie, de M. Witz, de M. Variot, professeurs aux Facultés catholiques de Lille, dont la réputation d'écrivains égale celle qu'ils se sont fait par leur science et qui jette tant d'éclat sur la cité lilloise.

Cet Almanach renferme un excellent portrait de Mgr le comte de Chambord, et des études variées portant les signatures du Cardinal Pie, du R. P. Victor Van Tricht, de la Société de Jésus, Charles Dubois, G. Mailhard de la Couture et Benoit Quinet.

Cet Almanach a été publiée à trois éditions, comme suit :

| | |
|---------------------------|--------|
| Edition de grand luxe.... | \$1.00 |
| " luxe..... | 0.60 |
| " commune.... | 0.25 |

Ajoutons, pour terminer, que les quatre saisons de l'année sont représentées par quatre ravissants médaillons qui, seuls, valent plus que le prix total du livre.

Le Propagateur de la dévotion à Ste-Philomène au Canada.— Revue périodique publiée sous la direction de M. l'abbé A. C. H. Paquet, curé de Ste-Pétronille (Ile d'Orléans, près de Québec) — Prix de chaque livret (32 pages), 5 centins.

Nous accusons réception des 2e et 3e livrets de cette très intéressante publication, approuvée et bénie par NN. SS. les Evêques de la province ecclésiastique de Québec, et en dernier lieu de celle de Son Excellence Mgr Smeulders, Délégué Apostolique de Rome au Canada, qui, par une lettre particulière, vient de bénir l'œuvre et son directeur, en l'engageant vivement à continuer l'œuvre commencée et à propager de plus en plus au Canada le culte de cette sainte Thaumaturge.

Lors de l'apparition du premier fascicule de cette pieuse Revue, nous nous sommes empressé de la recommander aux âmes pieuses et réfléchies, toujours si avides de profiter des indulgences et privilèges attachés aux œuvres de ce caractère, qui inspire la religion. C'est avec intérêt et consolation que nous apprenons que cette œuvre de propagande religieuse se répand partout, et qu'elle est accueillie avec un empressement digne de son importance. Dans la 4e livraison qui sera publiée dans quelques mois, il y sera constaté de nouvelles faveurs et guérisons obtenues par l'intercession de Ste-Philomène, tant au Canada qu'à l'étranger.

On peut se procurer, à Ottawa, les trois premiers livrets chez les Révérendes Sœurs de la Congrégation, rue Gloucester, à raison de 5 centins par livret, ou s'adresser directement au Révd Messire A. C. H. Paquet, curé de Ste-Pétronille (Ile d'Orléans), près Québec.

Fête nationale des Canadiens-français célébrée à Windsor, Ontario le 25 juin 1883, par N.-E. Dionne, rédacteur en chef du *Courrier du Canada*.

Nous accusons réception d'une brochure de 152 pages. C'est un

compte-rendu complet de cette fête nationale des Canadiens-français célébrée pour la première fois dans la Province d'Ontario. Ce qui s'y est passé méritait assurément d'être inscrit dans les annales de notre histoire Canadienne-française, et nous félicitons M. le Dr Dionne d'avoir eu l'idée de mettre en volume l'intéressant compte-rendu qu'il en avait fait dans le *Courrier du Canada*, car ce sera toujours un plaisir nouveau que de lire les remarquables discours qui y ont été prononcés par les hommes les plus marquants de notre pays. Ce volume est en vente au Bureau du *Courrier du Canada*. Prix : 15 centins l'exemplaire.

Méthode de plain-chant, par Etienne Legaré, maître-chantre à la Basilique Notre-Dame de Québec.—J. A. Langlais, libraire-éditeur.

Cet ouvrage, fruit de longues études et de recherches de la part de M. Legaré, peut être d'une grande utilité à ceux qui désirent apprendre le plain chant.

Nous félicitons chaleureusement l'auteur pour la bonne pensée qu'il a eu de préparer un tel ouvrage et de le publier. Nous espérons que les fabriques de toutes les églises de la province de Québec s'empresseront d'en acheter quelques exemplaires pour les mettre entre les mains des chantres, afin que le chant sacré de nos églises s'améliore et soit interprété avec le sentiment que réclame le chant grégorien, qui est de porter les âmes à Dieu par la contemplation des pures délices qui se révèlent dans le chant de nos offices religieux.

Cet ouvrage a été publié avec l'approbation de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de Québec. On peut se le procurer au prix de 15 centins l'exemplaire relié. S'adresser à M. J. A. Langlais libraire-éditeur, rue St-Joseph, à St-Roch de Québec.

Guide illustré du Sylviculteur Canadien, par M. J. C. Chapais, assistant-rédacteur du *Journal d'Agriculture*. Québec, 1883.

Nous avons reçu un exemplaire de ce précieux ouvrage de 200 pages, illustré de plus de 125 gravures.

Il traite, à un point de vue exclusivement canadien, de la conservation, de la réparation et de la création des forêts. Une grande partie de l'ouvrage est consacrée au sujet du reboisement qui devient une question vitale pour la Puissance du Canada.

Ce livre est divisé en quatre parties distinctes, sous les titres suivants : I. Conservation des forêts ; II. Réparation des forêts ; III. Création des forêts et IV. Sujets spéciaux se rattachant à la sylviculture.

On peut se procurer ce volume en envoyant par lettre enregistrée \$1.00 à

J. C. CHAPAIS,

Assistant-Rédacteur du *Journal d'Agriculture*, département de l'Agriculture et des Travaux Publics, Québec.

— 000 —

Un Bonheur en attire un autre, nouvelle comédie en vers, par l'honorable F. G. Marchand, St-Jean d'Iberville 1884

Nous accusons réception de cette jolie composition due à la plume féconde et châtiée de l'honorable M. Marchand, membre de la Société Royale du Canada.

Cette comédie en vers a été lu devant la Société Royale du Canada et procura à son auteur les félicitations personnelles du marquis de Lorne. Elle fut jouée pour la première fois, avec un grand succès, à St-Jean d'Iberville, le 21 juin dernier, au bénéfice des familles de nos martyrs de 1837-38.

On peut se procurer ce travail en s'adressant à M. Bourguignon, propriétaire-éditeur du *Franco-Canadien*, à St-Jean d'Iberville (P. Q.)— Prix : 50 cts.

— 000 —

La Flore de Vick.—Catalogue de graines, plans et fleurs variés, pour 1884

Nous accusons réception de ce magnifique catalogue illustré de Vick, de Rochester, Etat de New-York, qui renferme tout ce que l'on peut désirer pour le jardinage et la culture des fleurs, et l'embellissement des résidences. Cette immense et riche nomenclature de plants et de graines est illustré tout particulièrement, et en vue de renseigner amplement sur toutes les

cultures qui s'y trouvent mentionnées.

Cette ancienne et respectable maison est avantageusement connue du public et nos lecteurs qui ont besoin de graines de semence de toutes sortes ne peuvent faire mieux que de lui adresser leurs commandes.

— 000 —

Almanach ecclésiastique du Canada pour l'an de grâce 1884 (cinquième année.) Un volume in-2 de 112 pages imprimé sur papier teinté avec jolie en-ture illustrée. Mont-éal, J. W. Rolland et fils, édit. urs. Prix 15 cent s

Nous sommes heureux d'accuser réception de cet intéressant et utile volume. MM. Rolland, en le publiant, ont comblé une lacune qui se faisait sentir tous les jours et ils ont droit aux remerciements du public catholique. Il n'existait dans le pays aucune publication en langue française renfermant les précieuses informations que l'on trouve dans celle-ci.

Cet almanach est en vente chez tous les libraires, et il est destiné à obtenir un grand succès, car c'est un petit livre qui a sa place non-seulement dans nos maisons religieuses mais dans toutes nos familles.

— 000 —

Histoire édifiante de la Congrégation des Hommes de Saint-Roch de Québec, par le Rév. Père Désy, Québec, 1884

Quoique nous n'ayons pas eu le bonheur de recevoir un exemplaire du charmant petit livre sus-mentionné, nous croyons devoir le recommander chaleureusement, parce qu'il est appelé à faire du bien dans la société.

Selon les journaux, ce livre est l'histoire de la Congrégation des Hommes de Saint-Roch de Québec, dont le R. P. Désy est actuellement le directeur. Un très grand nombre de familles de Québec, par ce livre, se trouvent mentionnées par un ou plusieurs des leurs, et l'ouvrage renferme assez de traits se rattachant à l'histoire même de Québec, pour que sa lecture soit intéressante pour tous.

Ce livre, qui sort des presses du *Courrier du Canada*, est en vente à cette imprimerie. Prix 10 centims.

Astronomie

[Pour l'Album des Familles.]

EXPOSÉ

D'ASTRONOMIE POPULAIRE

OU

VOYAGE A TRAVERS LES PLANETES,

PAR

LE DR J. A. CREVIER,

Médecin-Naturaliste.

Introduction.

Chers lecteurs,

Je veux vous initier à la connaissance de la plus belle et de la plus sublime des sciences : l'Astronomie ! qui est aussi la plus ancienne, puisque son origine se perd dans la nuit des temps. Toutes les autres fixent nos yeux à la terre et circonscrivent nos regards dans un étroit espace. L'étude des splendeurs célestes appelle vos yeux plus haut ; elle ouvre devant eux un espace sans bornes ; elle déploie son spectacle sur le champ de l'infini.

“ Portez les yeux vers ces régions où Dieu a placé son trône. C'est pour cela que le Créateur a relevé le front de l'homme ; tandis que tous les animaux ont la face tournée vers la terre. Pour eux le ciel n'existe pas, et, aussi bien que le cheval qui moissonne la prairie, l'oiseau, qu'une aile puissante emporte au-dessus d'elle, n'a de regards que pour sa proie qui rampe sur le sol. Mais Dieu a mis l'homme sur ses pieds, droit et ferme, et le front haut ; il lui a dit : “ Lève les yeux et regarde.”

C'est la pensée d'un poète païen que je vous retrace ici. Et vous, dont les âmes ont été façonnées par les enseignements d'une révélation divine ; vous, qui devez mieux comprendre la grandeur et l'objet du spectacle que le Créateur a déroulé sur vos têtes n'aurez-vous pas senti déjà, plus d'une fois, votre

esprit et vos yeux entraînés vers ces régions suprêmes ? Interroger leur profondeur, scruter la nature des astres qui s'en partagent les zones innombrables, et aborder d'une curiosité anxieuse le double problème des lois de leurs mouvements, de leurs constitutions et de leur rôle dans la création, tel est le but que nous nous proposons.

L'Astronomie est à la fois la science de l'univers matériel et la science de l'univers vivant, la science des mondes et la science des êtres. Déchirant le voile antique qui nous cachait les splendeurs de la création universelle, elle nous montre, au moyen du télescope, les mondes succédant aux mondes, les soleils succédant aux soleils, les univers succédant aux univers, et l'espace sans fin jusqu'au delà des derniers horizons que la pensée humaine puisse concevoir.

L'évidence est là dans sa vertigineuse grandeur, et l'âme reste anéantie. Ni les timidités des âmes craintives, ni les sophismes des esprits légers, ni les négations de ceux qui ne veulent point voir, n'empêchent la Nature d'être et de rester ce qu'elle est.

" Cette science par excellence élève l'âme. Il est impossible de ne pas être *bon et juste* quand on contemple avec fruit cet immense chef-d'œuvre qui vous porte vers son auteur, et dont l'éloquence est si persuasive."

Le globe que nous habitons ne constitue pas à lui seul la création entière ; mais, au contraire, il n'en est qu'une partie infiniment petite et presque *nulle*. À côté de lui voguent dans l'espace des mondes habités comme lui. Des centaines de millions de systèmes planétaires analogues au nôtre planent dans l'immensité profonde. (Voyez mon *Voyage de 18 millions d'années dans les espaces célestes*, publiée, dans les deux premiers numéros du "*Foyer Domestique*," en 1876).

Les étoiles qui sont d'immenses soleils, ne sont pas fixés ni altérables : elles marchent ; elles volent à travers les cieux avec une vitesse inimaginable pour notre faible conception ; elles tournent sur elles-mêmes ; elles s'associent en systèmes stellaires, elles sont accompagnées de planètes ; elles ont des taches comme notre soleil, et les éléments

qui brûlent dans notre foyer solaire, brûlent aussi dans ces feux lointains, qui sèment la vie dans toutes les régions de l'univers. L'Astronomie, en calculant les distances des astres, en prédisant leurs mouvements, en découvrant leur constitution physique et chimique, a jeté un pont aussi admirable qu'assuré pour la pensée humaine entre le ciel et la terre. Ce n'est plus seulement des masses des corps célestes qu'elle s'occupe aujourd'hui, la science des Copernic, des Képler et des Newton, mais c'est encore des conditions dans lesquelles la vie doit se trouver à leur surface. L'Astronomie a grandi en même temps la sphère de la vie. Ce ne sont plus des blocs inertes roulant inutilement dans l'espace que la science pèse aujourd'hui ; ce n'est plus un désert infini se déroulant en silence dans la nuit étoilée, c'est la vie, la vie immense, universelle, agitant les atomes sur tous les globes, palpitant dans les ondulations de la lumière, rayonnant autour de tous les soleils, faisant entendre ses chants divins sur toutes les sphères, et vibrant à travers l'infini dans les accords multipliés d'une harmonie immense et inextinguible.

Avant l'époque où le premier regard humain terrestre s'éleva vers le soleil et admira les merveilles de la nature, l'univers existait comme il existe aujourd'hui. Il y avait déjà d'autres planètes habitées, d'autres soleils brillant dans l'espace, d'autres systèmes gravitant sous l'impulsion des forces primordiales de la nature ; et, de fait, il y a des étoiles qui sont si éloignées de nous, que leur lumière ne nous arrive qu'après des millions d'années de marche incessante de 75,000 lieues par seconde, et le rayon lumineux que nous en recevons aujourd'hui est parti de leur sein non seulement avant l'existence de l'homme sur la terre ; mais encore avant l'existence de notre planète elle-même. Lorsque la dernière paupière humaine se fermera ici-bas, et que notre globe, après avoir été, pendant si longtemps, le séjour de la vie avec ses passions, ses travaux, ses plaisirs et ses douleurs, ses amours et ses haines, deviendra insensiblement désert, ruiné, silencieux, obscur, enseveli lentement dans les langes

d'une profonde et glaciale nuit, que le soleil éteint ne se réveillera plus ; eh bien !... alors comme aujourd'hui, l'univers sera aussi complet, les étoiles continueront à briller dans les cieux, d'autres soleils seront allumés sur d'autres terres, d'autres printemps ramèneront le sourire des fleurs et les illusions de la jeunesse, d'autres matins et d'autres soirs se succéderont, et le monde marchera comme au temps présent.

Si donc, dans l'ensemble de toutes les sciences, quelque sujet est particulièrement digne d'être étudié par nous, c'est, sans doute, celui que nous présentons à nos bienveillants lecteurs ; car cette étude n'est autre que l'étude intégrale de l'univers. La synthèse astronomique embrasse tout.

Où sommes-nous ?

Sur quoi marchons-nous ?

En quel lieu vivons-nous ?

Qu'est-ce que la Terre ?

Quelle place occupons-nous dans l'espace infini ?

D'où venons-nous et où allons-nous ? Qui pourroit nous répondre scientifiquement, si l'astronomie se taisait ?...

Cette connaissance est du premier ordre, en elle-même d'abord, ensuite par ses conséquences. Dans le premier cas, l'étude de l'Astronomie, c'est l'étude de la demeure que nous habitons et de ce qui l'environne ; et sans cette étude nous vivons comme des aveuglés. Dans le second cas, c'est à la fois l'étude de la demeure où nous sommes et de celle que nous habiterons après avoir quitté ce monde. Quelque soit le sentiment que l'on ait sur le problème de la vie actuelle et sur celui de l'immortalité, l'Astronomie se place au-dessus de toutes les autres sciences par son intérêt, par son importance et par sa grandeur.

L'Europe, les États-Unis, le Haut-Canada même, ont si bien reconnu son importance, que cette science est enseignée dans toutes les écoles élémentaires, des deux sexes, comme un des moyens les plus efficaces de développer l'intelligence des jeunes gens et leur faire comprendre la grandeur et la puissance du Créateur de l'univers. Depuis quinze ans, des progrès considérables et tout à fait inattendus ont

illustré l'astronomie physique ; la pluralité des mondes habités peut maintenant être grandement développée. Nous ne considérons plus seulement, aujourd'hui, la doctrine de l'existence de la vie, en dehors de la terre, dans son caractère général et philosophique ; mais nous pouvons pénétrer dans les détails, prendre les preuves en mains, nous arrêter sur chaque planète, et constater les témoignages irrécusables de l'existence de la vie à leur surface. Aujourd'hui, l'esprit scientifique a subi une complète métamorphose ; l'astronomie physique a peu à peu attiré l'attention sympathique des savants. Des astronomes habiles se sont révélés ; une nouvelle science, l'analyse spectrale a fait connaître la composition chimique des astres ; des instruments nouveaux ont été inventés subitement ; des observatoires exclusivement consacrés à l'astronomie physique ont été fondés en France, en Angleterre, en Italie, en Allemagne, en Autriche, en Belgique, en Russie, en Amérique, en Australie, etc., etc. ; de puissantes lunettes et d'immenses télescopes ont été construits, et un grand nombre d'astronomes se sont mis à étudier avec persévérance la constitution physique du soleil, de la lune, des étoiles, des planètes, des comètes et des nébuleuses.

L'analogie entre la terre et ses sœurs de l'espace, entre le soleil et ses pairs de l'infini, s'est tout-à-fait décidée : ici la géographie de la planète Mars nous montre une reproduction singulière de la géographie terrestre ; là, nous distinguons dans l'atmosphère de Vénus les mêmes phénomènes physiques qui s'accomplissent dans l'air que nous respirons. Plus loin l'analyse spectrale signale dans les étoiles les plus lointaines une température et des vapeurs métalliques analogues à celles qui caractérisent notre propre soleil ; et ainsi l'esprit humain arrive à prendre insensiblement possession du ciel, naguère encore mystérieux et fermé pour lui.

La Terre où nous sommes paraît, vue à distance, un point lumineux, exactement comme Vénus, Mars et Jupiter nous apparaissent ; car elle réfléchit, comme ces planètes dans

l'espace, la lumière qu'elle reçoit du Soleil. Elle offre des phases analogues à celles qui nous montrent la Lune à l'œil nu, et Vénus au télescope ; chaque planète a des phases semblables ; la grandeur et l'éclat de la Terre et de toutes les Planètes dépendent de la distance à laquelle on les observe.

Notre Terre est un *astre* du ciel, au même titre que Mercure ou Saturne. Le firmament d'azur, qui paraît s'étendre au-dessus de nos têtes, et former une voûte tout autour du globe, n'existe que sur une étendue de 25 à 30 lieues de hauteur, entourant toute la sphère terrestre ; sa couleur comme sa forme proviennent de la constitution de notre atmosphère : le bleu vient de la réflexion de la lumière solaire sur les molécules de vapeur d'eau dont elle est constamment imprégnée, et la forme sphérique est causé par notre œil qui dessine, aux limites de la vision distincte, une sphère vague tout autour de lui ; elle est composée de deux gaz, qui sont l'*oxygène* et l'*azote* unis à la vapeur d'eau. Sans l'existence de l'air et la lumière qui l'éclaire, il n'y aurait pas de firmament. Du monde lunaire, par exemple, on ne pourrait pas voir de ciel, mais une espace noir insupportable dans lequel les étoiles brillent jour et nuit, sans être effacées par la lumière du soleil ni par la clarté de la Pleine Terre.

Il n'y a ni haut ni bas dans l'Univers, ni gauche ni droite, ni direction d'aucune sorte. Le globe terrestre est lancé dans le vide et vogues sur son orbite idéal avec une vitesse de 643,000 lieues par jour, plus de 7 lieues par seconde ou onze cent fois plus rapide que celle d'un train express, et 78 fois supérieure à celle d'un boulet de canon !... en tournant en même temps sur lui-même avec une vitesse de 375 lieues à l'heure, plus de six lieues par minutes, plus de 8 arpents par seconde.

C'est la mesure des distances, des grandeurs et des mouvements qui nous a appris cette vérité capitale, que la terre est un astre du ciel, et que nous sommes actuellement dans le ciel sidéral ; c'est le télescope rapprochant de nous les autres planètes, qui a agrandi leur volume apparent, et au lieu de simples

points lumineux errant sous la voûte céleste, nous montre aujourd'hui des mondes gigantesques aussi gros et même des centaines de fois plus gros que celui que nous habitons. Jupiter, par exemple, est 1400 fois plus volumineux que la terre.

Maintenant, je vais terminer cette courte Introduction, en donnant le plan du travail de cet exposé d'Astronomie Populaire. C'est un voyage dans notre système planétaire au moyen de l'œil géant du Télescope, vous faisant connaître la constitution physique, chimique, climatologique et géographique des Planètes qui gravitent avec la Terre autour de notre Soleil. Nous visiterons successivement chacune des provinces de la république solaire, en nous efforçant d'y voir le plus possible, et de rendre notre voyage aussi fructueux et intéressant qu'il peut l'être. La description des mondes du système solaire doit commencer par le Soleil lui-même, foyer bienfaisant aux rayons duquel la vie de la terre et des autres planètes est suspendue. De là nous dirigerons notre excursion à la planète Mercure, qui est la plus proche du soleil, et nous continuerons notre marche successivement jusqu'à la plus éloignée de nous, qui est Neptune. Mais un prélude s'impose de lui-même à ce voyage : c'est l'examen des admirables instruments d'optique à l'aide desquels nous pouvons ainsi distinguer la surface de ces mêmes mondes pour en étudier la nature.

On peut dire que l'optique du dix-neuvième siècle rapproche enfin les planètes jusqu'à nous permettre de distinguer la vie qui embellit leur surface ! *Cælum certè patet*, comme disait Ovide, il y a deux mille ans, *ibimus illac*. Le ciel est ouvert, prenons-en possession !

Le premier chapitre sera donc consacré à la description des plus puissantes lunettes, et télescopes qui existent actuellement.

(A continuer)

Pensée.

Le bien a pour tombeau l'ingratitude humaine.

Nécrologies.

IN MEMORIAM :

O Dieu, accordez-leur un repos éternel ;
Et permettez que la lumière divine brille à jamais sur eux.

Mgr N. J. PERCHÉ,

Archevêque de la Nlle-Orléans.

L'Église de la Nouvelle-Orléans est en deuil,

Le vénéré Archevêque, Mgr N. J. Perché, est mort jeudi soir, 27 décembre 1883, à neuf heures vingt-cinq minutes.

Les nouvelles de la santé du prélat publiées, chaque jour, depuis une semaine, par les journaux quotidiens, ne faisaient que trop prévoir ce cruel événement, et causaient partout une douloureuse émotion.

C'est que Mgr Perché était profondément aimé et respecté dans cette chevaleresque Louisiane, où les grandes et nobles intelligences, les cœurs généreux, occupent une si haute place dans l'estime et l'affection publiques.

La population toute entière, catholiques et protestants, éprouvait une vive et respectueuse sympathie pour l'éloquent orateur dont elle avait si souvent écouté les paternelles exhortations, les ardentes paroles tout empreintes de charité et d'amour chrétiens. Tous aimaient le fondateur du *Propagateur Catholique*, le brillant et vigoureux polémiste, le chaud patriote, défenseur infatigable des opprimés aux jours sombres où la Louisiane était courbée sous le joug.

Mais ce qui avait surtout gagné tous les cœurs à Mgr Perché, c'était cette exquise sensibilité qui le faisait si vivement compatir à toutes les souffrances, à toutes les douleurs.

En entendant les appels de l'infortune, les cris de détresse de ceux que le malheur frappait, il faisait bien vite taire le malheur de la froide raison pour ne suivre que les suggestions et s'abandonner

tout entier aux élans de son inaltérable bonté.

Les pénibles épreuves qui ont rempli d'amertume les dernières années de son long apostolat, ont encore fortifié la profonde affection que lui vouaient ses enfants spirituels.

La mémoire de Mgr Perché sera religieusement conservée, restera vivante et bénie dans le cœur de tous les Louisianais.

Le mois prochain, nous insérerons dans l'*Album des Familles* la biographie de cet illustre prélat, due à la plume de l'honorable juge Paul-Emile Théard, un vieil et fidèle ami du vénérable archevêque, qui a voulu lui offrir par cet écrit de reconnaissance un dernier hommage d'amour filial.

—ooo—

SON ÉMINENCE

LE CARDINAL DE BONNECHOSE,

ARCHEVÊQUE DE ROUEN.

Encore une grande figure disparue de la scène du monde catholique.

Le télégraphe nous apportait, il y a quelque temps, la douloureuse nouvelle de la mort de cet illustre et savant personnage.

Henri-Marie Gaston Boismorand De Bonnechose, naquit à Paris, le 30 mai 1800, entra de bonne heure dans la magistrature et fut successivement substitut du roi à Rouen, Neufchâtel, Bourges, et avocat général à Riom. Il était avocat général à Besançon lorsqu'il donna sa démission en 1830, et se tourna vers l'état ecclésiastique.

Ordonné prêtre à Strasbourg, quatre ans après, il fut nommé évêque de Carcassonne, le 18 novembre 1847, et transféré au siège d'Évreux le 1er novembre 1854. Il passa au siège archiépiscopal de Rouen le 21 février 1858. Le pape le nomma cardinal au consistoire du 21 décembre 1863, et cette dignité lui ouvrit le Sénat.

Le cardinal De Bonnechose fut, dans le Sénat, l'un des plus vigou-

reux défenseurs du pouvoir temporel des Papes, et s'est fait, dans la chaire, une réputation d'orateur éminent.

En 1835, il a publié, sous titre de *Philosophie du christianisme* (2 vol. in-8) la correspondance religieuse de l'abbé Bantain.

Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 24 août 1863 et commandeur le 11 août 1869.

Il était le frère aîné de François-Emile Boismorand de Bonnechese, littérateur français, qui écrivit des vers et composa plusieurs ouvrages d'histoire. Ce dernier, qui appartenait au culte protestant, est mort en 1875.

—ooo—

CHAR. O. CARON

de Saint-Léon.

Nous avons appris également la pénible nouvelle de la mort de Charles Olivier, fils de George Caron écrivain, ancien député du Comté de Maskinongé, arrivée à St Léon le 31 Décembre 1883.

Doté d'une volonté fortement trempée, assidu au travail, le regretté jeune homme poursuivait ses études collégiales avec des succès qui lui faisaient honneur, quand sa vertu assez mûre le fit appeler à une vie meilleure. Il était âgé de dix-huit ans.

Nos sincères condoléances à M. Caron et à la famille.

—ooo—

MADAME M. C. MÉTHOT

de St-Pierre les Becquets.

Nous avons appris par la voie des journaux le décès de Madame Marie Clara Méthot, épouse bien-aimée de F. X. O. Méthot, écrivain, Membre du Parlement Fédéral, arrivée à St-Pierre les Becquets le 4 janvier. Madame Méthot n'était âgée que de 41 ans.

Dotée des plus belles qualités de l'esprit et du cœur, elle était aimée de tous ceux qui la connaissaient.

Cependant le Seigneur l'avait préparée longtemps d'avance à s'élever au-dessus de tout ce qui peut charmer dans le monde, en lui

enlevant tous ses enfants en bas âge. Privée de ces tendres objets de ses affections, le monde ne pouvait plus lui procurer de bonheur. Aussi elle a vu venir avec le plus grand calme le moment qui l'enlevait à l'affection d'un époux et de parents qu'elle aimait de tout son cœur. Pour ceux qui ont été témoins de ses derniers moments, il leur fallait dire que la mort des justes est précieuse devant le Seigneur.

Nous offrons à M. Méthot, nos plus sincères condoléances pour la perte douloureuse qu'il vient de faire.

L'ALBUM DES FAMILLES

CANADA

Ottawa, 1er FEVRIER, 1884.

Bibliothèque Paroissiale.

Dans l'*Album* du mois dernier, nous écrivions :

" L'*Album des Familles* est reçu par plusieurs Instituts Canadiens, ou Cercles littéraires, ainsi que par quelques Bibliothèques paroissiales ; mais pourquoi cette Revue ne se trouverait-elle pas dans les 500 autres bibliothèques paroissiales de la province de Québec ? "

Depuis lors, nous avons cru devoir adresser une circulaire particulière à MM. les Curés, ceux qui ne reçoivent pas notre publication, afin de les engager à souscrire à l'*Album des Familles* pour l'avantage des personnes qui fréquentent les bibliothèques paroissiales, et en même temps nous donner leur précieux concours pour le soutien de la croisade que l'*Album des Familles* poursuit depuis huit années contre une certaine presse, dont les feuilletons causent tant de mal dans la société.

En effet, cette REVUE a été fondée pour combattre la mauvaise lecture par la bonne lecture, les mauvais romans pour d'honnêtes historiettes qui ont pour but de faire germer et grandir dans les cœurs les sentiments sublimes de la religion et de la morale chrétienne.

Une grande bataille se livre

autour de nous : les ennemis du clergé et de l'église n'épargnent aucun sacrifice pour s'emparer des esprits. Ils ont des écrivains pour tous les goûts, ils rendent parfois leurs productions fascinatrices au moyen de l'illustration, etc.

En face de ce danger, devons-nous rester les bras croisés ? laisser la jeunesse avaler ce poison ?..... et nous dérober au devoir qui nous incombe de combattre ces suppôts de Satan ?

Le moyen de combattre ce fléau, c'est d'offrir à la jeunesse une littérature attrayante, amusante même, et surtout catholique.

On connaît les travaux de propagande religieuse que ne cessent de produire certains écrivains catholiques de la France, pour la bonne société, tels que l'abbé Grange, Paul Féval, Raoul de Navary, A. Lamothe, Charles Buet, Madame Bourdon, Mlle Fleuriot et Marie Maréchal, lesquels auteurs sont pour nos familles canadiennes une garantie. En reproduisant ces travaux, l'ALBUM continue donc leur œuvre.

Sachant, de plus, que le Prêtre est le gardien né des intérêts de la famille, voilà pourquoi nous avons cru devoir solliciter son patronage, comme nous sollicitons sans cesse celui de nos abonnés laïques, afin d'aider cette entreprise difficile et coûteuse tout à la fois.

Espérons que cet appel, cette fois, trouvera l'appui qui nous est tant nécessaire

—ooo—

Une explication.

Vu l'apathie du trop grand nombre d'abonnés à payer leur abonnement annuel, nous avons cru devoir adopter le système de non crédit pour 1884, ce qui a fait réduire la circulation de l'*Album des Familles* de plusieurs centaines d'exemplaires ; mais comme il existe aujourd'hui une foule de bibliothèques paroissiales, et que de louables efforts sont tentés pour en fonder de nouvelles, et que de plus l'éducation se répand considérablement dans les familles par la jeune génération, nous espérons que bientôt nous arriverons à combler le déficit que nous cré momentanément le système que nous venons d'inaugurer.

Environ 500 abonnés ont été rayés de nos livres, c'est-à-dire tous ceux qui n'avaient pas encore voulu payer un seul centin depuis quatre ans ! De cette classe de païens, nous n'en voulons plus, car c'est la ruine d'une entreprise de ce genre : les tribunaux sauront bien les faire revenir à cette honnêteté qu'ils ont méconnu jusqu'à ce jour à notre égard.

Quant aux abonnés honnêtes, et qui nous ont payés deux années ou plus sur quatre, nous n'avons pas voulu les priver de notre publication, car leur passé est pour nous une garantie de ne rien perdre, et qu'ils sauront faire honneur à leur obligation dans un temps plus ou moins rapproché.

Nous avons une troisième classe de lecteurs : celle des *Gratifiés*. Cette classe comprend les institutions de charité, tels qu'Orphelinats, Hospices et Hôpitaux, de même que certains amis que l'*Album* compte, tant pour sa rédaction que pour tous autres services rendus, et qui ne versent aucun argent, chaque année. Pour cette classe de lecteurs, nous désirons leur faire savoir que, comme par le passé, cette gratification demeure permanente, et pour autant d'années qu'ils nous honoreront de leur sympathie, de leurs travaux ou de leurs prières, pour le succès de notre œuvre.

La seule différence qui existe entre eux et les abonnés payants, c'est qu'il n'y a que ceux-ci qui soient appelés à profiter des avantages de la Loterie annuelle. Cependant, il est toujours loisible aux lecteurs gratifiés de profiter de la loterie, en versant \$2. prix de l'abonnement annuel.

—ooo—

La Loterie.

Comme il reste encore un certain nombre d'abonnés qui n'ont pas payé leur abonnement annuel pour 1884, nous sommes forcément obligé de remettre à plus tard le tirage de la loterie qui était fixé pour le 5 février courant. Le mois prochain, nous espérons être en mesure de pouvoir fixer la date finale du tirage. Dans cet espoir, nous invitons chaque abonné à nous faire parvenir durant ce mois le prix de

leur abonnement, afin que tous puissent profiter de cette distribution des \$300 offertes comme Prime Annuelle.

—000—

DEUXIÈME

GRANDE LOTERIE ANNUELLE

L'ALBUM DES FAMILLES.

(La date sera fixée plus tard.)

156 PRIX ÉVALUÉS A \$300

Dans le but de créer de l'émulation parmi nos abonnés; d'augmenter la circulation de l'*Album des Familles* et de faire rentrer les arrérages avec l'abonnement de l'année 1884, nous avons fixé au

le jour du tirage de la deuxième Loterie annuelle, laquelle sera ouverte à tous les abonnés du Canada et des États-Unis, aux mêmes conditions et règlements que celle de 1883.

Voici la liste des Prix à gagner :

| | |
|--|--------------------------|
| 1er Prix—Un moulin à coudre de la célèbre manufacture <i>New Home</i> , de New-York, (premier choix,) valant | \$ 30 |
| 2e Prix—Une bourse, renfermant..... | 25 |
| 3e Prix—Une autre bourse renfermant..... | 20 |
| 4e Prix—Une autre bourse do | 15 |
| 5e Prix—Une autre bourse do | 10 |
| 6e Prix—Une autre bourse do | 5 |
| Cinquante gratifications de \$2 chacune..... | 100 |
| Cent CHROMOS variés, de premier choix, grand format, évalués à 75 centins chaque..... | 75 |
| 156 Prix..... | Valeur totale..... \$300 |

Dans l'intérêt de notre entreprise, nous prions donc respectueusement toutes les personnes qui prendront connaissance de ce grand Concours ouvert aux abonnés de l'*Album des Familles*, de vouloir bien nous accorder leur bienveillant appui en s'abonnant à notre Publication, et en s'efforçant d'engager tous ceux qu'ils connaissent à en faire autant, car c'est par l'union des volontés agissantes et patriotiques que nous parviendrons à consolider cette œuvre sociale, morale et religieuse, destinée à la famille.

S'adresser par lettre à
STANISLAS DRAPEAU.

Editeur-Propriétaire de
l'*Album des Familles*.
P. O. Boîte 1065, Ottawa.

SOMMAIRE :

| | |
|--|------------|
| Bulletin Religieux | |
| Instructions sur la Religion, (suite)..... | 33 |
| Calendrier catholique | |
| St-François de Sales, par le Cardin. PIE..... | 34 |
| St-Scholastique, par MONTALEMBERT..... | 34 |
| Fenilleton | |
| Graziella ou les Epreuves d'une Orphelin, (suite) par M ^{lle} L. LABROCQUY..... | 35 |
| Les Fiancés, (suite), par A. MANZONI..... | 43 |
| Corbeille Poétique | |
| L'Hirondelle du Dôme par Néréo BEAUCHEMIN..... | 49 |
| A la Vierge Marie..... | 49 |
| Le Christ de l'Âme, par le R. P. Raphaël de SAINT-JOSEPH..... | 49 |
| Archéologie | |
| Une Caverne à St-Paul de Joliette, par S. U. * * | 48 |
| Les Ruines du Couvent des Arènes, à Paris..... | 48 |
| Collaboration | |
| La dernière allumette ou une partie de pêche accidentée, (suite et fin), par Eug. RENAULT..... | 50 |
| Biographie | |
| Dom Henri Smoulders, délégué apostolique au Canada, par C. E. ROULEAU..... | 54 |
| Sir C. Tupper, (suite), par C. THIBAUT..... | 55 |
| Bibliographies | |
| Almanach catholique de France..... | 59 |
| Le Propagateur de la dévotion à sainte Philomène, au Canada..... | 58 |
| Fête Nationale des Canadiens-Français de Windsor, Ontario..... | 58 |
| Méthode de Plain-Chant..... | 58 |
| Guide illustré du Sylviculteur Canadien..... | 58 |
| Un bonheur en attire un autre (comédie)..... | 59 |
| La Flore de Vick, de Rochester..... | 59 |
| Almanach ecclésiastique de Rolland..... | 59 |
| Histoire de la Congrégation des Hommes de St-Roch de Québec..... | 59 |
| Astronomie | |
| Exposé d'Astronomie Populaire, ou Voyage à travers les Planètes, par le Dr J. A. CREVIER, médecin-naturaliste..... | 59 |
| Nécrologies | |
| Mgr J. M. Perché, archevêque de la Nouvelle-Orléans..... | 62 |
| Son Éminence le Cardinal de Bonnechose, archevêque de Rouen..... | 62 |
| Chas O. Caron, de St-Léon..... | 62 |
| Madame F. X. O. Méthot, de Saint-Pierre les Becquets..... | 62 |
| Maximes et Pensées. | |
| Pensées diverses..... | 43, 50, 61 |
| Apostolat de l'Instituteur..... | 53 |
| Informations spéciales | |
| Bibliothèque Paroissiale..... | 63 |
| Une explication..... | 63 |
| La loterie..... | 63 |
| Douzième grande loterie..... | 64 |

L'ALBUM DES FAMILLES

est publié à Ottawa le 1^{er} de chaque mois, par cahier de 32 pages triple colonne, avec une

GALERIE NATIONALE

de

Portraits Historiques, Politiques et Littéraires.

Le prix de l'abonnement est comme suit

Pour le Canada et les États-Unis..... \$2 00
Pour la France et l'Angleterre... \$2 50 (12 fr.) payable invariablement d'avance ou dans les 30 jours qui suivront la date de l'abonnement.

L'abonnement est pour un an, et ne se fractionne pas. Ceux qui s'abonnent dans le courant d'une année, reçoivent les cahiers déjà parus.

N. B.—Les lettres renfermant de l'argent doivent être enregistrées, et dans ce cas elles sont à la charge de l'administration

Comme l'*Album des Familles* pénètre dans toutes les paroisses et villes de la province de Québec et autres centres français des États-Unis, nous avons résolu de publier sur la couverture de l'*Album des Familles* les annonces des marchands et industriels qui nous seront adressées, à raison de \$1.00 pour la première insertion et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

Pour plus ample information, voici le tableau des prix établis pour chacune des périodes ci-dessous mentionnées, et selon l'étendue des annonces.

TARIF DES ANNONCES.

| | Par fraction de colonne. | | | |
|------------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|
| | $\frac{1}{2}$ de colonne | $\frac{1}{3}$ de colonne | $\frac{1}{4}$ de colonne | $\frac{1}{5}$ de colonne |
| Première insertion | \$1.00 | \$2.00 | \$3.00 | \$4.00 |
| Insertions subséquentes..... | 0.50 | 1.00 | 1.50 | 2.00 |
| Pour 6 mois..... | \$3.00 | \$5.00 | \$8.00 | \$10.00 |
| Pour 12 mois..... | 5.00 | 8.00 | 12.00 | 15.00 |
| | $\frac{1}{2}$ de page | $\frac{1}{3}$ de page | $\frac{1}{4}$ de page | $\frac{1}{5}$ de page |
| Première insertion | \$3.00 | \$6.00 | \$9.00 | \$12.00 |
| Insertions subséquentes..... | 1.50 | 3.00 | 4.50 | 6.00 |
| Pour 6 mois..... | \$8.00 | \$12.00 | \$18.00 | \$25.00 |
| Pour 12 mois..... | 12.00 | 15.00 | 25.00 | 40.00 |

Par cette échelle des prix, il appert qu'une annonce de 20 lignes, publiée durant 12 mois dans l'*Album des Familles*, aura pu tomber sous les yeux de plus de 50,000 lecteurs, durant l'année, et cela pour la minime somme de \$5.00.

ADMINISTRATION.

Tout ce qui concerne la rédaction ainsi que la correspondance se rattachant aux abonnements, envoi d'argent, annonces, etc, doit être adressé à

STANISLAS DRAPEAU,
Editeur-Propriétaire,
de l'*Album des Familles*, Ottawa,
(P. O. Boîte 1065.)

BULLETIN DES ANNONCES.

Avis Officiel.

CONTRAT DE MALLE.

DES soumissions cachetées, adressées au maître général des Postes, seront reçues à Ottawa jusqu'à midi, **VENDREDI 22 FÉVRIER 1884**, pour le transport des malles de Sa Majesté, par contrat pour quatre ans, dix-huit fois par semaine, aller et retour, entre New-Edinburgh et Ottawa à partir du 1er Avril prochain.

Le transport peut être fait à pied ou autrement, les malles devant quitter le bureau de New-Edinburgh tous les jours, les dimanches exceptés, à 8.00 a. m., 1.00 p. m. et 7.00 p. m., et devront être rendues au bureau de Poste d'Ottawa à 8.20 a. m., 1.20 p. m. et 7.20 p. m.

Les malles devront quitter le bureau de Poste d'Ottawa immédiatement après chaque échange de malles et être rendues à New-Edinburgh dans les vingt minutes suivantes.

Des avis imprimés, contenant de plus amples informations quant aux conditions du contrat proposé, peuvent être vus, et des formules de soumission peuvent être obtenues aux bureaux de poste de New-Edinburgh et d'Ottawa ou au bureau du soussigné.

J. P. FRENCH,

Inspecteur des postes.

Bur. de l'Insp. des P. Ottawa.)
17 Janvier, 1884.

DES soumissions cachetées, portant la souscription "Habillements pour la Police à cheval," et adressées à l'Hon. Président du Conseil Privé, Ottawa, seront reçues jusqu'à midi, **Jeu. di, 14 Février 1884**.

Des formules imprimées de soumission, contenant tous les renseignements voulus quant aux articles et les qualités requises, seront fournies par le soussigné.

On ne recevra que les soumissions qui seront faites sur ces formules. On pourra voir des échantillons de tous les articles en s'adressant au Bureau du Soussigné.

Chaque soumission devra être accompagnée d'un chèque "accepté" par une banque canadienne, pour une somme "égale à 10 pour cent" du total de la soumission, lequel chèque sera confisqué si la personne refuse de signer le contrat sur demande de ce faire, ou si elle néglige de compléter le service entrepris. Si la soumission n'est pas acceptée le chèque sera remis.

Il ne sera rien payé aux journaux qui publieront cette annonce sans y avoir été d'abord autorisés.

FRED WHITE,

Contrôleur.

P. C. du M. O. N.

Ottawa, 10 Janvier 1884.

Avis Officiel.



BASSIN DE CARENAGE

Colombie Britannique

DES Soumissions cachetées, adressées au soussigné et portant la suscription "Soumission pour Bassin de Carénage, C. B." seront reçues à ce bureau jusqu'à **Vendredi, le 8 Février 1884**, inclusivement, pour la construction et l'achèvement de la partie non terminée du

BASSIN DE CARÉNAGE, au Port d'ESQUIMALT, Colombie Britannique

conformément aux plans et au devis que l'on pourra voir au Ministère des Travaux Publics à Ottawa et en en faisant la demande à l'hon. J. W. Trutch, à Victoria, C. B., à partir de lundi, le 24 Décembre prochain.

Les soumissionnaires sont avertis que leurs soumissions ne seront point prises en considération, si elles ne sont faites sur les formules fournies, si les prix ne sont point indiqués en regard de tous les items qui y figurent, et si elles ne portent pas leurs propres signatures.

Chaque soumission devra être accompagnée d'un chèque de banque, accepté, pour la somme de \$7,500, fait payable à l'ordre de l'honorable Ministre des Travaux Publics, et qui sera confisqué si la personne dont la soumission aura été acceptée, refuse de signer le contrat sur demande à elle faite à cet effet, ou si elle ne le termine pas intégralement. Si la soumission n'est pas acceptée, le chèque sera remis. Le Ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,

F. H. ENNIS,

Secrétaire.

Ministère des Travaux Publics, }
Ottawa, 12 Novembre 1883.

Abonnez-vous

ET

FAITES ABONNER VOS AMIS

A

L'ALBUM DES FAMILLES

\$2 par année.



COMPOSÉ VÉGÉTAL

De Lydia E. Pinkham.

Est un spécifique souverain

Pour toutes les douleurs, faiblesses et commodes à notre meilleure population féminine,

Médecine pour les Femmes. Inventée par une Femme. Préparée par une Femme.

La plus grande découverte médicale depuis l'origine de l'Histoire.

Il ranime l'humeur qui s'abat, donne de la vigueur aux fonctions organiques et les harmonise, donne de l'élasticité et de la fermeté au pas, restaure l'éclat naturel de l'œil, et répand sur la joue pâle de la femme les roses fraîches du printemps de la vie et du commencement de l'été.

Les médecins en font usage et le prescrivent volontiers.

Il prévient l'évanouissement, la flatuosité, détruit l'insatiabilité des stimulants, et fait disparaître les faiblesses d'estomac.

Cette tendance à marcher la tête basse, qui cause de la douleur, de la pesanteur et des douleurs dans le dos, est toujours définitivement guérie par son usage.

Pour la guérison des maladies des reins, chez l'un et l'autre sexe le composé est sans rival.

Le Purificateur du Sang de Lydia E. Pinkham déracinera tous les vestiges des humeurs dans le sang, et renforcera le système de l'homme, de la femme ou de l'enfant. Insistez pour que votre pharmacien vous en procure.

Le Composé Végétal et le Purificateur du Sang sont préparés aux Nos 233 et 235 Western Avenue, Lynn, Mass. Prix du flacon \$1. Six flacons pour \$5. Envoyés par la malle sous forme de pilules, ou de lozenges, sur réception de prix, \$1 la boîte pour chaque. Mad. Pinkham répond volontiers à toute lettre demandant des renseignements. Mettez dans l'enveloppe un timbre de 3 centins. Demandez un pamphlet.

Ce composé est également préparé à Stanstead (P. Q.)

NORTHROP & LYMAN

TORONTO

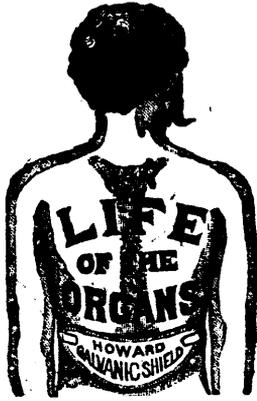
Agents généraux pour toute la province d'Ontario.

Aucune famille ne devrait se passer de PILULES POUR LE FOIE DE LYDIA E. PINKHAM. Elles guérissent la constipation, la constitution bilieuse et l'engourdissement du foie. 25 cents la boîte.

En vente dans toutes les pharmacies.

LOST VIGOR RESTORED

VITAL FORCE & ENERGY DEVELOPED.



MANHOOD & STRENGTH REAINED.

(As worn over back, covering Nervo-Vital Centers.)

NERVE-LIFE RENEWED

By the HOWARD GALVANIC and MAGNETIC SHIELD.

It Speedily and Positively Cures
All Weaknesses of a Personal Nature, General Debility, Dyspepsia, Paralysis, Spinal Ailments, Rheumatism, Neuralgia, Kidney, Liver and Bladder Diseases, Epilepsy, Blood-Poisoning, Chills and Fever, Malaria, Sciatica, Nervousness, Biliousness, Sleeplessness, Low Spirits, Weak Back.

BEST APPLIANCE MADE. Fits Any Part of the Body. Gives all the Benefits of Galvanism, Magnetism and Electricity, combined or separately. **WITHOUT USING VIBRATOR or ACIDS.** Cures When All Other Remedies Fail. Guaranteed.

PRICES OF SHIELDS—No. 1, \$4; No. 1A, \$6; No. 2, \$10; No. 3, \$15; No. 4, \$20. Graded in power to suit every disease.

“THREE TYPES OF MEN.”

An Illustrated book (for MEN ONLY), sent FREE, Sealed. Gives a **SPEDDY and POSITIVE SELF-CURE** for Involuntary Waste, Seminal Weakness, Impotency. Will save Time, Health, Money.

“MAID, WIFE, MOTHER.”

Illustrated book (for LADIES ONLY), sent FREE, Sealed. Gives a **SAFE and PERMANENT CURE** for ALL FEMALE COMPLAINTS.

Electro-Magnetic Insoles keep feet warm, prevent Colds, Rheumatism, etc. \$1 per pair. Send size of shoe.

Goods sent by mail, express or C. O. D. **CORRESPONDENCE CONFIDENTIAL. ADVICE FREE.** Please name this paper.

AMERICAN GALVANIC COMPANY,

OFFICES: { 134 Madison St., Chicago, Ill.
 { 1103 Chestnut St., Philadelphia, Pa.

La Machine à Coudre

LA PLUS POPULAIRE

DÉPIANT TOUTE COMPÉTITION

EST. 1851

NEW-HOME

*Elle est la plus légère,
 la plus simple,
 la plus perfectionnée,
 la plus durable,
 et la meilleure.*

200,000 sont vendues
 chaque année

S'adresser à

NEW HOME SEWING MACHINE CO

30, UNION SQUARE,

NEW YORK.

AVANTAGES OFFERTS AUX ABONNES !

\$300 a etre distribuees.

Une série de PRIMES SPÉCIALES en or et en riches chromos seront distribuées prochainement aux abonnés, par voie de loterie, lesquelles Primes, au nombre de plus de 150, varient en valeur depuis \$2 jusqu'à \$50. La seule condition exigée, c'est le paiement à l'avance de l'abonnement de l'année 1884 par chaque abonné.

Voir la Liste, page 64